



LECTURES

ARTS ET SPECTACLES

Buffalo Bill,
un héros américain

Page 4

Ce n'est plus
comme avant

Page 3

Jacques Godbout



CAHIER F | LA PRESSE | MONTRÉAL | DIMANCHE 15 SEPTEMBRE 2002

La Presse



Marie-Sissi Labrèche devant l'église Sacré-Coeur-de-Jésus dans son quartier du Centre-Sud.

Photo ROBERT MAILLOUX, La Presse

LE NOM DU PÈRE ABSENT

CHANTAL GUY
collaboration spéciale

C'est dans le territoire de l'enfance, de sa mère et de sa grand-mère, que Marie-Sissi Labrèche donne rendez-vous aux journalistes. Plus précisément au Bistro Le Porto de la rue Ontario, situé juste au-dessous de l'appartement où elle a vécu ses quatre premières années, dans ce quartier du Centre-Sud qu'elle n'a jamais quitté. Avec sa grand-mère qui faisait office de mère, sa génitrice directe étant «folle à lier», comme elle le répète inlassablement dans ses romans. Elle s'occupe de cette dernière à présent. «Elle est dépressive et schizophrène affective», précise l'écrivaine qui n'a pas peur des mots, ni de la franchise. Elle n'hésite pas non plus à avouer qu'elle est en psychanalyse depuis 8 ans et que son psy et elle sont comme les deux doigts de la main. «Comme Woody Allen l'a déjà dit une fois, je pourrais lancer «Mon psy et moi vous souhaitons bonne année», s'esclaffe-t-elle.

Après *Borderline* (2000), Marie-Sissi a laissé s'échapper dans le monde, non sans angoisse, son nouveau bébé, *La Brèche*, qu'elle a «maladivement» modifié jusqu'à l'imprimerie. Une séparation chaque fois difficile et douloureuse, qui la plonge inévitablement dans un état dépressif. Elle dit tout de go qu'elle prend des antidépresseurs — des Efexor — qui pourraient donner leur nom à son prochain roman. «Je n'aime pas l'image de l'artiste torturée... mais crisse! C'est ce que je suis!» lance-t-elle en pouffant de rire.

Elle rit tout le temps. D'un petit rire sonore et rapide,

très nerveux. Sous sa blonde chevelure, ses grands yeux ressemblent à ceux d'une enfant, orpheline à présent. La grand-mère, à qui elle a dédié le premier et le deuxième roman, est morte pendant qu'elle écrivait *La Brèche*. «Je dirais que le livre a pris une tournure plus mature à cause d'elle. C'était la femme responsable, je ne pouvais plus être une petite fille. J'ai voulu la faire incinérer avec le livre, mais je n'avais pas le courage. Elle n'aura jamais su ce qu'il y avait dans ce roman.»

Même si elle porte un nom de princesse, elle se voit comme un petit clown, toujours soucieux d'intéresser son public. Un petit clown qui raconte, avec le sourire, des histoires terriblement tristes. «J'ai toujours raconté des histoires, je faisais tout pour sortir ma mère de sa bulle, mais ça ne fonctionnait pas, se souvient-elle. Et quand il y avait des gens à la maison, je faisais aussi le clown, pour qu'ils restent. C'était la même chose à l'école, pour me faire aimer. J'étais carrément hyperactive, c'était trop.» *La Brèche* a d'ailleurs failli s'appeler *Le Clown* et chaque chapitre renvoie au vocabulaire du cirque, métaphore de la vie souvent absurde.

Jouer avec sa vie

Rien d'étonnant, donc, à ce qu'elle se cramponne aujourd'hui à l'écriture comme si sa vie était en jeu. Et c'est bien avec sa vie qu'elle joue, dans *Borderline*, qu'on a classé dans le genre «autofiction»... dont elle dit s'éloigner avec *La Brèche*, un titre qui réfère pourtant directement à son nom. «J'ai toujours été fascinée par l'idée de m'utiliser comme personnage, explique-t-

elle. Je ne savais pas que c'était de «l'autofiction», je l'ai appris à l'université. Je suis en train de réaliser qu'en fait, je fais du roman. Les sentiments, c'est ce qu'il y a de plus autobiographique dans mes romans. Mais j'aime créer l'effet de réel, j'aime quand on croit que mes histoires sont vraies, j'aime jouer avec le lecteur. Sauf que, quand je me suis retrouvée à l'émission *Les Souverains anonymes*, à la prison de Bordeaux, avec 30 prisonniers qui croyaient que je baisais à gauche et à droite comme mon personnage, j'ai trouvé ça difficile! Parce qu'en fait, je suis plutôt «matante»!

Dans un langage très cru, *Borderline* racontait l'histoire de Sissi, une fille à fleur de peau, traînant avec elle le conte sinistre de son enfance, qui la pousse dans les bras de n'importe qui dans n'importe quelle chambre d'hôtel. *La Brèche*, construit comme un journal intime, pourrait être la suite de ce premier roman, où l'héroïne, toujours hantée par son enfance difficile, aurait franchi la «borderline» en tombant amoureuse, jusqu'à la folie. «La famille, je ne pouvais pas la quitter, elle était encore trop présente, confesse l'écrivaine. Cette enfance que j'ai eue en travers de la gorge pendant des années, c'est la mienne. Ce qui sous-tend *La Brèche*, c'est l'histoire d'un pattern. On peut régler plein de choses dans une vie, mais le terrain qui reste toujours miné, c'est celui de l'amour, parce que c'est là qu'on est le plus vulnérable. On projette autant les bonnes choses que les mauvaises choses sur l'autre.»

Voir LABRÈCHE en F2



PETER SCOWEN

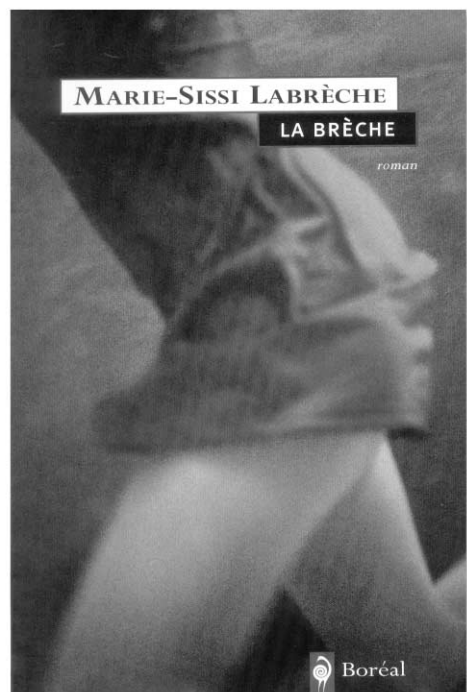
LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS

Un best-seller international ! Bientôt traduit en dix langues.
En primeur au Québec. Paru le 4 septembre 2002.



LES INTOUCHABLES

www.lesintouchables.com



LABRÈCHE

Suite de la page F1

Émilie-Kiki est amoureuse de son prof de littérature spécialiste de Kafka (d'où les K...) : Tchéky K. (clin d'oeil à l'acteur Tcheky Karyo que Marie-Sissi adore), assez vieux pour être son père, qu'elle qualifie justement de « père patenté ». Il est marié, respecté, fidèle à sa petite famille, bref, il a réussi tout ce qu'Émilie-Kiki souhaiterait réussir, et qui pourrait être à portée de main avec Mikael, jeune homme riche, amoureux d'elle. Mais Émilie-Kiki s'embourbe dans cette relation malsaine — incestueuse devrait-on dire — dont elle attend tout (un bébé, surtout) et qui ne mène à rien, sauf, peut-être, à l'écriture. « C'est l'écriture, c'est son monde fantasmé qui la sauve, constate l'écrivaine. C'est vraiment ça. C'est plus fort que tout, et ça fait référence à moi, c'est plus fort que tout, je serais prête à n'importe quoi pour écrire, je me rends malade, je m'en fous, je suis prête à n'importe quoi. Ça va toujours passer au-dessus de n'importe quoi. C'est con, c'est « platte » à dire, mais je n'ai pas de famille, je n'ai pas d'amoureux, je n'ai rien... c'est vraiment ça qui passe en premier. » Dans ces paroles précipitées et intenses, on retrouve le style de l'écrivaine.

« Moi, j'ai un nom de trou, un nom qui me prédestine à passer ma vie couchée dans des chambres d'hôtel, les jambes ouvertes », fait-elle dire à son héroïne. Labrèche, c'est le titre du roman, le nom qu'Émilie-Kiki donne à son sexe qu'elle confond avec son cœur, son identité. La brèche, c'est aussi cette fêlure qui mène à la folie. Marie-Sissi n'a pratiquement pas connu son père. Labrèche est le nom de sa mère, mais c'est aussi le nom de « famille », traditionnellement donné par le père. Elle est très heureuse quand on lui fait remarquer que *Borderline* est le roman de la mère et *La Brèche*, le roman du père. « C'est exactement ça ! s'exclame-t-elle. C'est notre mère et notre père qui nous font découvrir la vie. La mère en premier, le père ensuite. Le père permet de te distancer de la mère, par la séduction entre autres. Quand tu n'as pas eu ça, on dirait que t'es coincée quelque part. C'est un manque qui est toujours là. » Une absence qui prend toute la place, un trou qu'il faut remplir, avec le sexe de l'autre, un enfant... ou l'écriture.

LA BRÈCHE
Marie-Sissi Labrèche
Boréal, 157 pages

APPRÉCIATION

Exceptionnel	★★★★★
Très bon	★★★★
Bon	★★★
Passable	★★
Sans intérêt	★

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La politique-spectacle

SUZANNE GIGUÈRE
collaboration spéciale

Les dictatures sont de grands cataclysmes politiques et sociaux. Sergio Kokis, qui est d'origine brésilienne, s'est intéressé à l'un de ces régimes autoritaires qui ont rayonné sur tout le continent latino-américain. Mêlant la fiction et l'Histoire, *Le Magicien* est une biographie imaginaire du *Lider maximo* Alfredo Stroessner, qui a enfermé son pays, le Paraguay, dans un régime archaïque et nationaliste pendant 35 ans (1954-1989). Ce roman met fin à la trilogie commencée avec *Saltimbanques* et poursuivie avec *Kaléidoscope brisé*.

Quiconque a fréquenté l'oeuvre de Sergio Kokis sait qu'il métamorphose la réalité tout entière en une scène de théâtre comique et tragique à la fois. Roman gaillard, truculent, drôle, ironique, *Le Magicien* s'inscrit sous le signe de l'invention et de la plaisanterie. Les accents graves de la douleur, perceptibles au début du roman, s'évanouissent rapidement. Comme la rosée au soleil.

Asunción, Paraguay, février 1989. Fin de règne sous les tropiques. « *Don Dragón Fischer surveille le dos du président en espérant toujours une parole consolatrice du maître. Stroessner reste silencieux, à observer la destruction de ses archives personnelles, pendant que le soleil se lève à l'horizon et inonde la pièce d'une lumière rose à la consistance de brouillard.* » Ces derniers temps, *El Supremo Dictador* s'est senti seul, très seul au sommet, « incapable de s'envoler comme les condors ». Lui, le redouté et cruel dictateur, soudainement envahi par la mélancolie, se prend à rêver de la fraîcheur de la nuit et du parfum des magnolias qu'il aimait tant, et des gâteaux de lait et de goyave qui lui rappellent son enfance. Chassé du pouvoir par le plus corrompu de ses alliés, enfermé dans le palais présidentiel, il se rebiffe et pleurniche. Vieilli, malade, il doit se résigner à prendre la route amère de l'exil.

Abandonné par son bourreau, Don Luis Dragón Fischer, intellectuel sensible, conseiller privé et intime du *caudillo* n'a nulle part où aller. De son vrai nom Draco Spivac, le magicien croate venu de Gènes avec le Cirque Alberti et sa troupe de saltimbanques est fatigué et confus. Assiégé de souvenirs, il recompose la pantomime macabre dont il a été le témoin privilégié : Stroessner profitant de l'ignorance et de la crédulité de son peuple pour justifier son régime de terreur et de répression et consolider son pouvoir ; les délirés de grandeur et les hallucinations perverses du *Tiranosaurio*, les propos racistes, xénophobes et sexistes ressassés par son maître. Dragón a par le passé choisi de s'asseoir à la table des jeux du pouvoir, il mesure maintenant l'ampleur de sa défaite. « *L'artiste se fera toujours avoir s'il confond l'art et la vie, s'il met son art au service du pouvoir, pense-t-il en regardant ses mains déformées par les coups d'autres pouvoirs.* »

Une atmosphère de cauchemar

Changement d'atmosphère et d'époque. Les années glorieuses du « tyran en clown » ⁽¹⁾ telles qu'imaginées par Kokis. Le lecteur est plongé dans une atmosphère de cauchemar transposée sur un mode burlesque et satirique. Le dictateur transforme son pays en une bouffonnerie monumentale. L'heure de la politique-spectacle a sonné ! Mise en place d'un carnaval perpétuel. « *Cher ami, comment faire pour maintenir la tension patriotique, l'élan nationaliste quand les ardeurs s'essoufflent ?* » demande Stroessner à son conseiller metteur en scène et scénariste. « *Il faut donner des fêtes,*



Photothèque La Presse ©

Sergio Kokis

beaucoup de fêtes publiques pour créer un climat constant de célébration patriotique, une scène mythique. C'est ce que les saltimbanques font dans l'enceinte du cirque : une scène de pays des merveilles et des prodiges. Le rêve, général, le mythe du héros qui protège les siens durant la tempête. »

Autre force d'attraction, les prouesses sexuelles de l'amoureux libertin qui suscitent l'admiration et le respect du peuple. Tous les patriotes du Paraguay ne pensent-ils pas avec le sourire : *El Rubio es el más macho, tiene huesos que sacan chispas* (2) ? La manipulation est d'une redoutable efficacité. Nos deux stratèges s'enhardissent. Dans un épisode haut en couleur, Dragón, fasciné par les nombreuses croyances et les superstitions des Paraguayens, convainc le président de s'appuyer sur les constellations de l'hémisphère Sud pour guider les destinées de la nation et fouetter la fierté nationale du peuple. Le Toucan, le Caméléon, le Paon, la Baleine, l'Ara « notre perroquet géant, autant de constellations magnifiques qui honorent les hommes d'ici. Si ces choses à nous sont là-haut, fixées dans le ciel depuis toujours, c'est donc qu'un dessin supérieur reconnaît notre valeur ».

Pendant que le lecteur est encore abasourdi par les élucubrations politiques du maître et de son laquais, par les dialogues fleuve d'ordre philosophique et esthétique, Kokis l'enchanteur l'entraîne sur un autre

terrain... Depuis la Deuxième Guerre mondiale, partout en Amérique latine, les dictatures ont été soutenues et armées par les Américains pour sauvegarder leurs intérêts économiques. Avec la complicité silencieuse des généraux médaillés. Malgré l'ancre démocratique qui a progressé sur tout le continent, la crainte d'un retour à l'autoritarisme n'est pas écartée. La progression des inégalités et la stagnation économique ne sont-elles pas en train de miner les bases des démocraties latino-américaines ? Les idéologies raciales se font toujours menaçantes, l'axe du mal qu'était le communisme a simplement changé de nom. On l'aura compris, chez Kokis, la lucidité est une exigence, la notion de responsabilité, première.

Il est toujours réjouissant de lire ce marathonien de l'écriture qui signe ici son 10^e roman en huit ans. Comment ne pas être emporté par le souffle et la force de son univers romanesque ?

Le Magicien demeure avant tout un roman réjouissant et tonique. Comment ne pas être emporté par le souffle et la force de l'écriture, la célébration des sens et de l'esprit de cette oeuvre ? Le lecteur attentif remarquera une tonalité mélancolique au détour des pages. Et si l'écrivain racontait depuis son premier roman une seule et même histoire sous des apparences diverses pour traduire l'indicible ? Il est des douleurs muettes. Celles du déracinement et de l'exil, par exemple.

★★★★

LE MAGICIEN
Sergio Kokis

XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 284 pages

¹- Huile sur masonite peinte par l'auteur (1995) qui illustre une des pages de garde du roman.

²- Le Rubio est le plus macho ; il a des couilles d'où sortent des flammèches.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

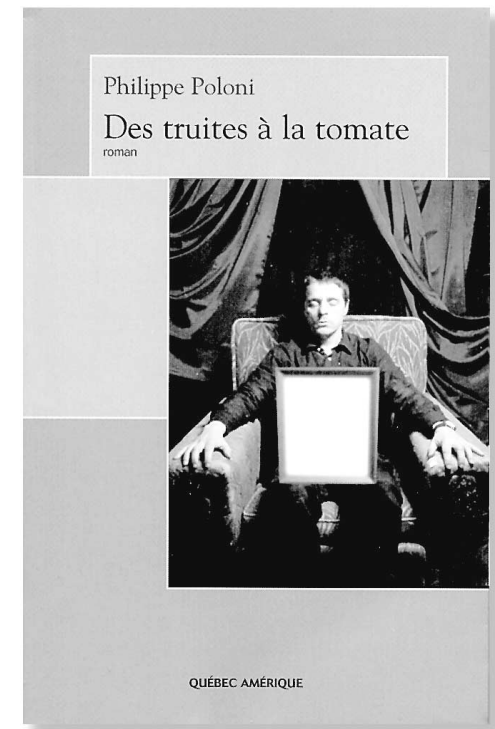
Une histoire tordue qui ne lève pas

RÉGINALD MARTEL
regimartel@videotron.ca

Olivo Oliva, c'était quelque chose. À propos de ce premier roman de Philippe Poloni, un critique un peu excité avait même écrit : « Un petit livre parfait. » La tradition veut que le roman décisif d'un nouvel auteur, celui qui en fait un écrivain ou non, soit le deuxième. Souhaitons que la tradition ait tort. *Des truites à la tomate* est extrêmement décevant. La légèreté et la finesse ont disparu. Sous le beau prétexte qu'est la liberté créatrice, dont le roman est la défense et l'illustration, l'auteur s'est aventuré dans une histoire tordue qui ne lève jamais.

Elle commençait bien pourtant, avec Di Homogrosso, gardien au Museum of Modern Art de New York, qui a quelques manies amusantes, dont celle de faire sa ronde, dans le jardin, en projetant à coups de pieds de petits cailloux qu'il chérit individuellement et qu'il remet en place précautionneusement. L'homme ne connaît rien de l'art et n'en souffre guère. *Who the hell is Malevich ?* » se dit-il sans remords et sans honte — avec raison. Oublions ce personnage prometteur, qui malheureusement ne reviendra que pour sauler à la fin, sauvé d'une vie insignifiante parce qu'il a suivi des cours d'histoire de l'art.

Cosmo Maffia, peintre à succès, en sait beaucoup plus long sur le célèbre fondateur du suprématisme. En regardant *Carré blanc sur fond blanc* (1918), il se rend compte que le tableau qu'il aurait dû faire, celui vers lequel tend comme par nécessité toute sa démarche



artistique, est déjà fait. « *L'oeuvre du grand maître russe, nous assure le narrateur, avait inculqué dans l'antre de l'âme du jeune peintre un germe formidable qui dépassait l'énergie de la mort.* » C'est bien décevant en effet, mais Maffia aurait pu comme bien d'autres artistes se répéter interminablement, sans que sa gloire ou sa fortune en fussent affectées.

Mais bon, quand on est personnage de roman, on ne se comporte pas comme le pre-

mier venu. Maffia se laisse plutôt embarquer par une jolie malade, Anita Braun, que les oncologues et les chirurgiens n'ont pas totalement charcutée encore, dans une série de meurtres qu'on dirait gratuits s'ils ne tenaient de la démente pure. On peut concevoir qu'une victime du cancer en veuille à des médecins qui semblent s'intéresser davantage à la maladie qu'à la malade. De là à les envoyer l'un après l'autre *ad patres*, il y a une distance que Maffia franchit bien allègrement, sans que le narrateur, pourtant bavard, ne justifie de façon un peu plausible cette nouvelle orientation artistique. Car il s'agit bien de considérer le meurtre comme un des beaux-arts. L'idée n'est pas neuve, les amateurs de romans policiers vous le diront.

Et les policiers, justement, qu'est-ce qu'ils attendent ? Ils ont sans doute mieux à faire que d'épingler les criminels. Ce qui donne le temps à la cancéreuse et à l'artiste recyclés en tueurs de prendre le large, après avoir reçu d'un mystérieux parrain au nom italien une offre de refuge qu'ils auraient été très malvenus de refuser. Voici nos artistes du revolver ou du poignard contraints à une vie bien peinarde, sauf Miss Braun que le cancer tuera finalement. Madame Lacaronia, personnage trop secondaire, est leur hôtesse dans une retraite paisible des Adirondacks. Vous suivez ? Ce n'est pas fini. Dans le paradis où il coule des jours tranquilles en consommant d'énormes quantités de vin (italien), Maffia fait la connaissance d'un rescapé du Vietnam qui y a laissé sa tête et qui promène sa psychose et son mutisme dans un nuage de fumée de cigare. Et voilà que l'ex-peintre se fait dramaturge. Est-ce pour tuer le temps ? en finir avec Malevich ? retrouver le goût de

peindre ? Mystère. *La mort comme métaphore* ! met en scène, en 40 pages qui sont censées devoir quelque chose à Pirandello, un alcoolique, une cancéreuse, un maniaque-dépressif et un directeur de théâtre. La pièce, qui bouscule toutes les conventions, a un succès de scandale à New York et pourrait continuer longtemps. Sauf qu'un jour les acteurs se rendent compte qu'ils ont perdu leur identité, qu'ils sont devenus vraiment leurs personnages et qu'ils vont en mourir. L'épisode se termine en apocalypse, dans la folie et le sang.

Voilà un éloge laborieux de la transgression sans laquelle l'art stagne — et avec lui la civilisation. M. Poloni sait quand même faire sourire à l'occasion, grâce à des procédés qui hélas ! ne sont pas tous originaux. Ainsi en est-il de cette répétition narrateur-protagoniste, empruntée à Vian peut-être (si ce n'est à San-Antonio ?) : « *Il ne comprenait rien à cette chimère et toute cette affaire commençait franchement à l'agacer.* » Le personnage enchaîne : « *Je ne comprends rien à cette chimère et toute cette affaire commence à m'agacer.* » Emprunt aussi à Léo Ferré, deux fois : « *Ils sont riches à crever, d'ailleurs ils crevent.* » Et emprunts encore au discours le plus abscons des spécialistes en arts plastiques. À travers tout cela se glisse aimablement une tendresse ironique envers les Italiens, coquette-rie de M. Poloni. C'est bien peu pour sauver un roman mal imaginé et mal construit.

★★

DES TRUITES À LA TOMATE
Philippe Poloni
Québec Amérique, 306 pages

Ce n'est plus comme avant

À l'occasion du 25^e anniversaire de l'Union des écrivains et des écrivaines québécois (l'UNEQ), *La Presse* a demandé à Jacques Godbout, Monique LaRue et Victor-Lévy Beaulieu si la place, le rôle, la profession de l'écrivain ont changé au cours du dernier quart de siècle, au Québec. La réponse est, bien sûr, oui. Pas nécessairement pour le mieux, mais pas toujours pour le pire.

SONIA SARFATI

La réponse fuse. Oui, l'écrivain québécois d'aujourd'hui, sa place, son rôle et/ou sa profession, ont changé au cours des 25 dernières années. Parce que la société a changé — et pas qu'à l'échelle provinciale !

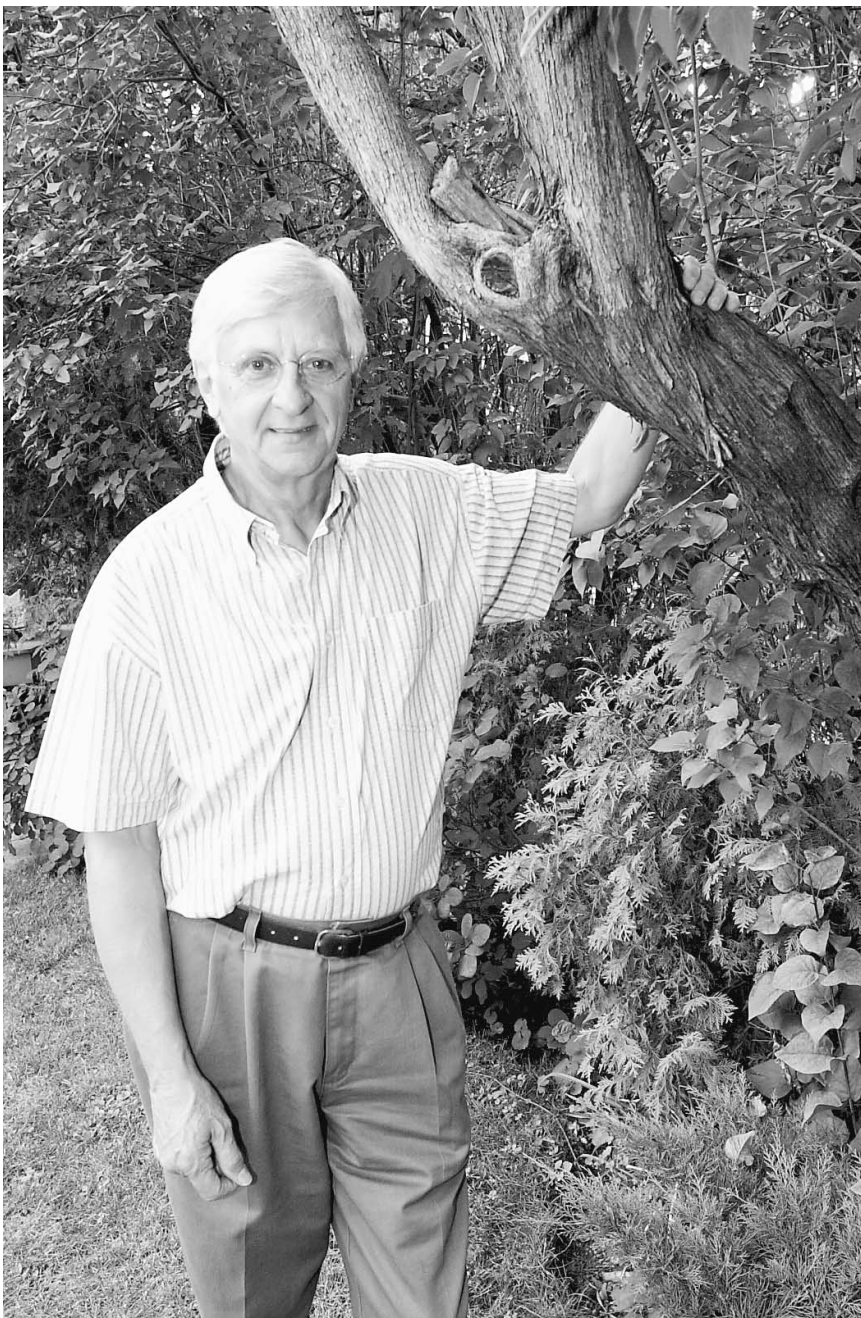
Or, l'écrivain est « un dénonciateur qui a une fonction sociale », fait Victor-Lévy Beaulieu... qui n'est pas sûr, en fait, que les gens de lettres aient encore ce rôle et ce pouvoir au Québec. Ainsi, l'expression « abonnés du B.S. culturel » revient à quelques reprises dans son discours pour qualifier auteurs et romanciers, au cours d'une entrevue aussi colorée qu'on l'imagine malgré un fond de grande noirceur — qui n'est pas celle de l'Histoire.

Et de montrer du doigt, dans l'ordre et le désordre, le gouvernement provincial — « Le Parti québécois a été le pire des gouvernements puisque pour lui, la culture québécoise n'est que celle qui s'exporte », le système d'éducation — « qui ne juge plus nécessaire enseigner la littérature québécoise dans les écoles car on prétend que les classiques français sont meilleurs », l'UNEQ — « qui est un syndicat de boutique et de voyage, et le relais administratif du gouvernement pour les programmes touchant les écrivains », les médias — « où on voit un relent du colonialisme littéraire : un Didier Decoin, parce qu'il arrive de France, est vu partout même si personne ne le connaît et qu'il écrit des livres « plates », les nouvelles technologies — « L'ordinateur a fait qu'un paquet d'écrivains merdiques qui n'auraient jamais écrit sans ça écrivent maintenant. Ça ne fait pas une meilleure littérature et ça n'en fera jamais une meilleure. » Et vlan !

Sans y aller par quatre chemins mais adoptant un ton qui est le sien, moins à l'emporte-pièce donc, Monique LaRue croit pour sa part que c'est la place, plus que le rôle de l'écrivain, qui a changé : « Le rôle de l'écrivain, tel que je le conçois... et c'est personnel, n'a pas changé : c'est un rôle lié à la langue, au travail sur la langue. Dans un environnement d'images et d'audiovisuel, il donne aux mots d'autres sens, maintient la langue vivante. C'est dans ce travail-là qu'un écrivain trouve sa voix. Mais l'introduction des ordinateurs et d'Internet, en changeant l'échelle du monde, a aussi changé l'échelle de la voix de l'écrivain — ou, du moins, la façon dont, lui-même, perçoit sa voix. » Qui devient toute petite, qui semble être moins entendue, celle du Web étant devenue une forme d'étalon. « Il y a une perte de prestige liée à cela », conclut l'auteur de *Copies conformes*, de *La Démarche du crabe* et, plus récemment, de *La Gloire de Cassiodore*.

De plus en plus de concurrence

Jacques Godbout abonde : « Il y a 25 ans, l'écrivain était un person-



Jacques Godbout : « Aujourd'hui, pour qu'un écrivain puisse parler de son livre à la télé, il faut qu'il soit prêt à jouer de la bombarde chez Marc Labrèche ou à faire du body painting chez Christiane Charette. »

nage important. Pas nécessairement pris au sérieux, mais important. Sa place a changé parce que, dans le cadre des divertissements qui s'offrent, il n'est peut-être pas le plus... le plus divertissant. Ce qui explique que la télévision d'État, par exemple, dont le rôle serait d'avoir au minimum une émission consacrée au livre, est incapable de le faire. J'entendais récemment Daniel Gourd, vice-président par intérim de la télévision de Radio-Canada, parler de la mission de l'institution. Il a parlé de tout, sauf de littérature. Je ne serais pas étonné qu'il n'ait jamais lu un livre. » Chose que Victor-Lévy Beaulieu formule... disons, autrement, mais en allant dans le même sens : « Aujourd'hui, pour qu'un écrivain puisse parler de son livre à la télé, il faut qu'il soit prêt à jouer de la bombarde chez Marc Labrèche ou à faire du body painting chez Christiane Charette. »

Bref, peu importe la raison — démocratisation de la culture, éclatement de l'environnement culturel, multiplication des propositions de divertissement — les écri-

vains ont plus de concurrence aujourd'hui qu'ils en avaient autrefois, ne serait-ce qu'il y a 25 ans. Concurrence venue de l'extérieur — « la télévision, le cinéma, le restaurant, les disques... et même les humoristes », fait Jacques Godbout — mais, aussi, d'entre leurs propres murs : tous s'entendent à dire que nous sommes passés de la littérature au livre, qu'on parle industrie et divertissement plutôt qu'oeuvre et art.

« On est passé de la littérature comme on l'étudie à l'université à la littérature de commerce où les éditeurs sont des marchands et les écrivains, des gens d'affaires », poursuit l'auteur de *Salut Galarneau!*... et président du conseil d'administration des Éditions du Boréal. À un titre et à l'autre, il admet — comme Victor-Lévy Beaulieu (qui est aussi à la barre des Éditions Trois-Pistoles) et Monique LaRue (qui enseigne la littérature québécoise au collège Édouard-Montpetit) — qu'on publie beaucoup. Trop, même. « Mais quels livres sont de trop ? » demande-t-il. « Je ne voudrais pas être celui qui devrait tracer la ligne. »

Et d'évoquer une période où, plutôt que de faire partie des « amuseurs publics », l'écrivain « consacrait des choses ». Où chaque livre publié, et même le simple fait de publier, « était une affirmation d'ordre politique et social ». « Depuis, nous avons quitté le domaine de la littérature classique comme on l'enseignait au cours classique. Une littérature presque sacrée où dire *Je suis écrivain* était comme dire *Je suis prêtre* », fait-il, une pointe d'amusement fleurant du sourire.

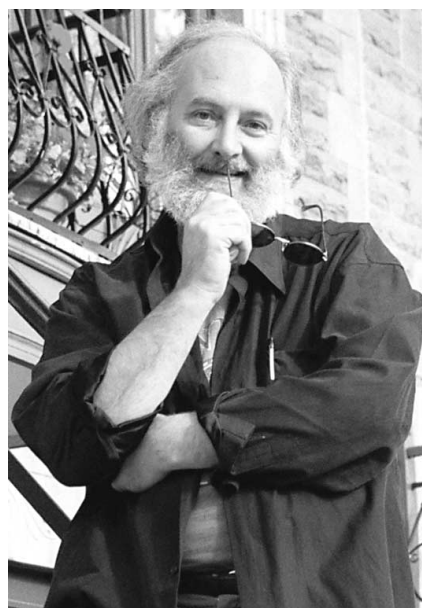
Cette époque-là, celui qui a publié son premier recueil de poèmes en 1956, l'a connue. « Une époque où chaque livre était attendu », fait-il. « On sentait l'émergence de la littérature québécoise — avec les Réjean Ducharme, Marie-Claire Blais, Jacques Godbout, Anne Hébert, Roch Carrier... Et ces auteurs-là étaient pris au sérieux », ajoute Victor-Lévy Beaulieu. « Il me semble qu'alors, les écrivains étaient plus connus et qu'une publication, par exemple *Prochain épisode*, d'Hubert Aquin, en 1965, était un événement », note Monique LaRue qui, elle, est arrivée sur la scène littéraire en 1979, avec *La Cohorte fictive*.

Naissance de l'UNEQ

La littérature québécoise, telle qu'ils en parlent tous trois, était à un tournant. Un tournant amorcé au milieu des années 1970 et dans l'élan duquel s'inscrivent bien des choses, dont la fondation de l'UNEQ — à laquelle Jacques Godbout est loin d'être étranger. « L'UNEQ a été officiellement fondée en 1977, mais l'idée est née en 1976, pendant un automne particulièrement bouleversé, raconte-t-il. C'était les grandes élections provinciales qui ont amené le Parti québécois au pouvoir. Au point où, quand j'ai formé le premier comité, Gerald Godin devait en faire partie. Mais il a été obligé de se récuser car il se présentait contre Robert Bourassa, dans Mercier. »

« Il faut aussi savoir qu'à cette époque-là, nous pouvions dire : Je connais tous les écrivains du Québec. Nous étions moins d'une centaine et nous formions un groupe assez homogène : une majorité d'hommes ayant fait leur cours classique, et si nous n'habitions pas tous à Outremont, c'était tout comme », résume-t-il.

Bref, plusieurs de ces écrivains — Pierre Morency, Hubert Aquin, André Major, Nicole Brossard, etc. — après une Rencontre internationale des écrivains tenue dans le nord de la métropole, avaient réalisé qu'il n'existait aucune structure, au Québec, pour recevoir un écrivain étranger de passage. Ils ont décidé d'y voir et, se penchant sur ce dossier, ont fait ressortir plusieurs autres problèmes — plus épineux encore — concernant leur profession. « Les maisons d'édition étaient moins nombreuses et moins solides qu'aujourd'hui. Dans la plupart des cas, les droits d'auteur n'étaient pas payés, la publicité ne suivait pas et il existait beaucoup de publications de type artisanal. Et puis, Radio-Canada ne payait pas de cachets aux écrivains invités entre ses murs pour autre chose que la promotion de leurs oeuvres, les auteurs ne touchaient pas de cachet quand ils faisaient des conférences dans les écoles. » Et ainsi de suite.



Victor-Lévy Beaulieu



Monique LaRue

L'UNEQ est née d'une volonté de régler ces problèmes, à une époque charnière : les mouvements féministes étaient à leur plus fort — d'ailleurs, du milieu des années 1970 au milieu des années 1980, « les femmes ont dominé la production littéraire québécoise en termes de quantité », rappelle Jacques Godbout — et l'avènement du Parti québécois au pouvoir a amené une « décolonisation mentale » qui n'était pas que politique. « C'est ce qui a fait éclater le roman national que l'on écrivait jusque-là, et dont le but était de prouver qu'on pouvait écrire des romans à propos de sujets québécois et qui se passent au Québec. À partir de 1976, les genres littéraires se sont mis à apparaître : romans d'amour, d'action, policiers, de jeunesse... »

Depuis, l'heure est à la multiplication des titres et des auteurs. « Sauf que la démographie ne suit pas », note Jacques Godbout. « Et que là où, quand j'étais au *Journal*, je pouvais imprimer 3000 exemplaires d'un livre signé par un inconnu et, même, aller en réédition. Aujourd'hui, je publie 1200 exemplaires d'un roman signé par un auteur connu et je ne réussis pas à vendre la moitié du tirage », déplore Victor-Lévy Beaulieu. Monique LaRue, elle, demeure par contre confiante que la tranche de la population s'intéressant à la littérature n'est pas en décroissance. Elle existe, même si elle semble écrasée au sein de l'industrie et du marché. « Deux mots qui, dit-elle en souriant, n'appartiennent d'ailleurs pas à la littérature. »

| TÉMOIGNAGE |

Tueur à gages des Hells Angels

ANDRÉ CÉDILLOT

En 1994, Serge Quesnel est détenu au pénitencier à sécurité maximale de Donnacona, où il se façonne une réputation de dur à cuire. C'est alors qu'un avocat de Québec lui rend visite pour en faire un tueur à gages des Hells Angels.

C'est là le bout le plus croustillant d'un autre livre, *Testament d'un tueur des Hells*, qui veut nous faire connaître le milieu de moins en moins secret des motards. Son auteur, Pierre Martineau, en est à son premier bouquin.

Aujourd'hui délateur, Quesnel, 32 ans, est toujours derrière les barreaux, repentant mais hanté par ses crimes horribles, tandis que le criminaliste qui l'a recruté continue de défendre les Hells Angels à grands frais !

C'est à partir des confidences de Quesnel et des rapports de police que Martineau a décrit la terrifiante histoire de cet « animal du crime » et son bref passage de cinq mois chez les Hells Angels de Trois-Rivières, à la fin de 1994.

Le cheminement de Quesnel en dit long sur la

tolérance de la société et la fascination qu'exercent les « couleurs » des Hells sur les jeunes. À la manière du film québécois *Hochelaga*, disponible en vidéocassette, Quesnel démythifie ce milieu qu'il qualifie maintenant de « d'hypocrites et de profiteurs », où seuls l'argent et l'intimidation règnent en maître.

Du temps qu'il était à la solde des principaux leaders des Hells de Trois-Rivières, Louis Roy et Richard Vallée (le premier est disparu en juin 2000, alors que l'autre n'a pas été revu depuis son évasion de l'hôpital Saint-Luc), Quesnel a fait la belle vie. Il avait de l'argent plein les poches, fréquentait les grands hôtels et bouffait dans les meilleurs restaurants. Il n'était pas rare que des motards perdent 75 000 \$ par soir dans les jeux de hasard...

Tueur froid, cynique et sans scrupules, mais aussi très conscient de ses obligations pour obtenir ses galons, Quesnel dit avoir tué cinq personnes durant sa tristes carrière. Il en a battu des dizaines d'autres. Sollicité de partout, il avait plein de « contrats » quand il s'est fait arrêter, le 1^{er} avril 1995. Il touchait de 10 000 à 25 000 \$ par meurtre.

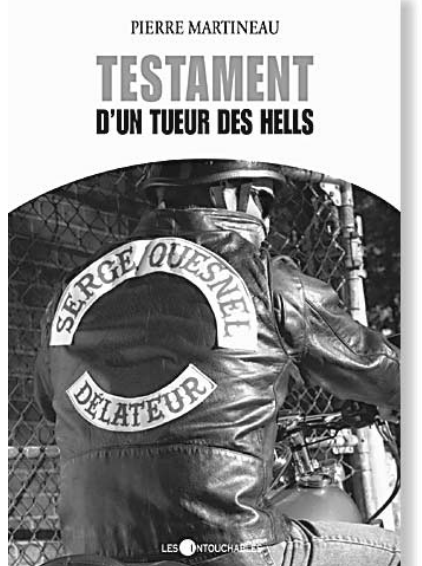
Après cinq mois de vie à un train d'enfer, il se fait arrêter par la Sûreté du Québec. Il « craque » à son tour en apprenant que c'est l'un de ses compagnons d'arme qui l'a trahi. En échange de sa collaboration comme « témoin repent », il touchera tout près de 400 000 \$ quand il sortira de prison.

À cause de ses penchants pour la drogue et ses nombreuses frasques en prison, sa crédibilité en prendra pour son rhume devant les tribunaux, avec le résultat que les gros noms comme Roy et Vallée s'en sont tirés. Seuls quatre ou cinq truands ont été condamnés.

Bien qu'il soit conscient des dangers qui le guettent à sa sortie de prison, il veut refaire sa vie. Il veut se marier, mais se gardera toutefois de révéler à sa future femme quelque détail que ce soit de sa vie... antérieure.

★★★

TESTAMENT D'UN TUEUR DES HELLS
Pierre Martineau
Les Éditions Des Intouchables, 247 pages



ANIMAUX

4 jours consécutifs pour seulement 30,48 \$* pour 3 lignes
2,54 \$* par ligne additionnelle par jour *taxes en sus

LES PETITES ANNONCES La Presse cyberpresse.ca
987-VENDU sans frais 1 866 987-VENDU (8363)
Pour cette offre spéciale, aucun changement ne peut être apporté au texte original en cours de publication. On peut annuler après la première parution, cependant la facturation s'établira obligatoirement pour le nombre de jours de parution demandé lors de la réservation. Payables avant publication.

LITTÉRATURE DU VOISIN

Comment créer un héros américain

DAVID HOMEL
collaboration spéciale

Après la semaine dernière pleine de souvenirs du 11 septembre, il peut être intéressant de se demander ce qui constitue un héros pour les Américains. Comment les héros se créent-ils dans ce pays où les médias travaillent jour et nuit pour en fabriquer de nouveaux, encore plus nobles, encore plus populaires ?

Voilà qu'un livre arrive de la France et traite justement de cette question. Écrit par Jacques Portes, un professeur d'histoire et de culture américaines qui a néanmoins une plume accessible à tous, il explore la vie et le mythe d'un grand héros chez nos voisins, un homme dont la vie a été recréée par les médias de son époque. Il s'agit de William Cody, mieux connu sous le sobriquet de Buffalo Bill.

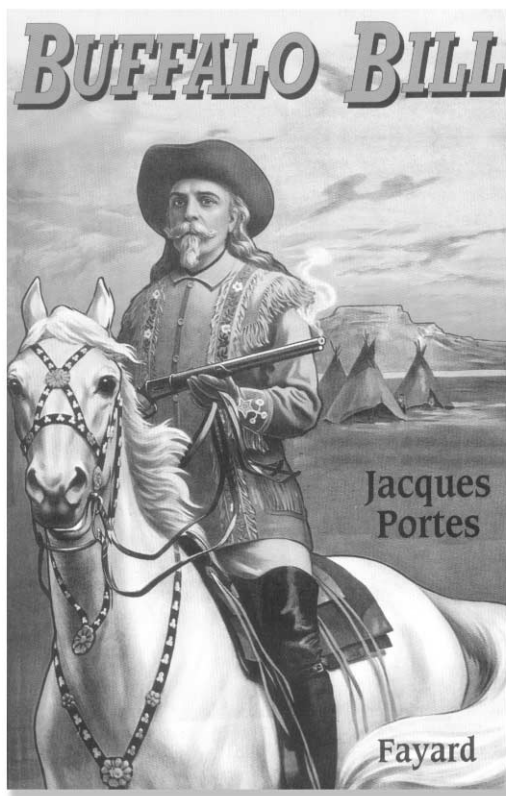
Cody fut un homme assez simple dont la carrière a toutefois véhiculé des valeurs complexes et souvent contradictoires — en somme, un bon sujet de livre. D'ailleurs, Hollywood s'est penché sur son cas plus d'une fois, y compris le grand réalisateur Robert Altman, avec son film *Buffalo Bill et les Indiens*. Dans ses rôles d'éclaireur, d'explorateur, de militaire, de tueur de bisons pour le compte des chemins de fer, il faisait la guerre aux Indiens. Plus tard dans sa vie, lorsqu'il a travaillé comme homme de spectacle avec son *Wild West Show*, il a fait la promotion de leurs droits en tant que citoyens américains à part entière. Cody y croyait-il sincèrement, ou continuait-il seulement à exploiter les In-

diens, cette fois sur les scènes américaines, canadiennes et européennes ?

Jacques Portes enquête la-dessus et sur d'autres questions. Pour la plupart d'entre nous, Buffalo Bill, c'est un mythe, un personnage de bande dessinée ou de cinéma populaire. Pourtant, l'homme a existé. Né en 1846 sur les plaines de l'État d'Iowa, il a dû faire face aux choix moraux et à la violence quotidienne de la Guerre de Sécession — ce que les Américains appellent leur Guerre civile.

Dans les années 1850, la famille Cody s'est installée dans le territoire du Kansas, dans le « Kansas sanglant » de l'époque, si bien évoqué par le romancier Russell Banks dans son livre *Pourfendeur de nuages*. L'enjeu, la source de la violence, c'était l'esclavage, car le territoire était devenu un champ de bataille entre les forces en faveur de l'esclavage des Noirs et celles qui étaient contre. C'est là où John Brown, héros ou fou selon l'appréciation de chacun, a lancé sa carrière de militant abolitionniste. La famille de Cody était fermement contre l'esclavage, épousant l'argument selon lequel l'esclavage réduit le maître en brute. Après avoir fait un discours public en ce sens, le père de Cody a failli perdre la vie, et il a dû fuir, laissant sa famille dans le besoin et l'incertitude. À la suite de ces événements, il est mort alors que son fils William avait à peine 11 ans.

Enfant, William Cody préférait déjà la liberté des pistes et des grands espaces aux bancs de l'école. À cette époque, l'enfance ne durait pas longtemps. À l'adolescence, il travaillait déjà comme éclaireur, et il vendait ses talents de cavalier au Pony Express, le service de distribution de courrier par cheval, ainsi qu'aux convois de bovins destinés aux abattoirs de Chicago. Le jeune Cody avait un sens inné de la nature, et un énorme talent pour les chevaux et les armes. Pour-



tant, il n'était pas, comme on dit aujourd'hui, « motivé » ; il aimait surtout le plaisir. Un jour, de retour d'un emploi de convoyeur de bovins au cours duquel il a tué un Indien dans une escarmouche, il fut baptisé par un journal « le plus jeune tueur d'Indiens des plaines ». Candide, le garçon a avoué être « ravi de cette notoriété ».

Dès cette première rencontre avec un journaliste, Cody, qui n'était pas encore devenu Buffalo Bill, a compris sa vocation : héros médiatique, la création des journalistes, une

vraie bête de scène — le sobriquet de « Buffalo Bill » lui a été attribué par un journaliste. Son travail, c'était d'incarner les valeurs américaines de l'époque. Sur les planches de son *Wild West Show*, on trouvait tout le Far West : une diligence attaquée par des Indiens, des locomotives, des tirs à blanc, des manifestations de l'art du lasso, des feux de camp et des tipis.

Il est devenu le véhicule de la « destinée manifeste » (*manifest destiny*), idée selon laquelle les Américains avaient le droit moral d'occuper tout le continent, repoussant ceux qui y vivaient déjà. En même temps, malgré la violence sous-jacente à cette idée, Buffalo Bill devait aussi incarner la vertu : galant avec les dames, toujours sobre (la réalité était autre...), suivant le strict code de comportement de gentlemen-cowboys. Il devait éviter à tout prix les potins scandaleux qui tourment inévitablement autour d'un spectacle de grande envergure, comme son *Wild West Show*.

Créé par les médias, Buffalo Bill était surtout un homme de spectacle. Selon l'auteur, il a brillé plus sur la scène que sur les plaines d'Amérique. Mais Cody a été aussi un témoin privilégié : il a vu des passages importants de l'histoire des États-Unis. Il a connu la guerre de Sécession et l'âge héroïque de l'exploration de l'Ouest américain, mais aussi l'arrivée massive des immigrants européens, et l'expansion rapide des villes. Il est mort en 1917, en pleine Guerre mondiale, ayant témoigné de la mort de l'innocence américaine.

★ ★ ★

BUFFALO BILL
Jacques Portes
Fayard, 236 pages

HISTOIRE

Béatrice Richard et le mythe de Dieppe

PIERRE VENNAT

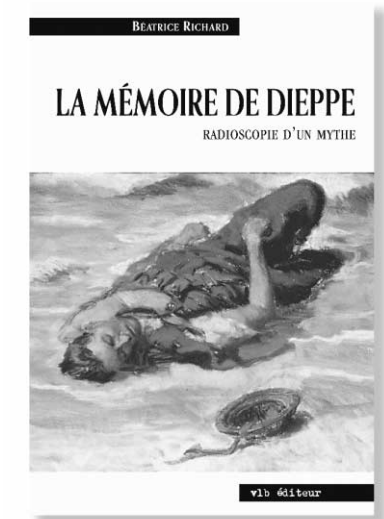
En octobre 1994 se tenait, à Montréal et Saint-Jean, le premier grand colloque franco-phoné consacré à l'histoire militaire du Canada français. (Le terme « Canadien français » représentant ainsi les francophones de tout le pays, et non seulement du Québec). On y avait alors fait remarquer que des milliers de Canadiens français ont participé à ce qu'il est convenu d'appeler l'une des plus grandes guerres de libération de tous les temps, la Seconde Guerre mondiale et dont pourtant nos livres d'histoire parlent très peu. Rares, en effet, sont les études francophones sérieuses sur le sujet.

Dans les actes de ce colloque, publiés l'année suivante, une jeune historienne, Béatrice Richard posait publiquement la question : « Face à tout ceci, la question que nous nous posons est la suivante : allons-nous encore oublier longtemps ? » Et l'historienne d'ajouter : « L'engagement des Canadiens français dans l'armée canadienne est, pour nous, une véritable blessure de guerre. Secret de famille honteux, cette plaie ne se résorbera pas tant que nous ne l'aurons pas nettoyée, c'est-à-dire tant que nous n'en aurons pas fait un objet d'étude et d'analyse scientifique à part entière. »

Depuis, certains s'y sont essayé. Les colloques d'histoire militaire canadienne-française sont maintenant annuels, quelques historiens, professionnels ou amateurs, se sont mis à publier des ouvrages sur certaines facettes de notre passé militaire. Peu à peu, on commence à en savoir davantage sur ce « secret de famille honteux ».

Alain M. Bergeron, par exemple, journaliste à l'*Union de Victoriaville* et auteur de romans-jeunesse à ses heures, vient de publier un ouvrage consacré à Rosaire Crochetière, jeune prêtre de sa région, aujourd'hui oublié, mais qui fut le seul aumônier militaire canadien-français à trouver la mort dans les tranchées durant la Première Guerre mondiale. Ayant mis la main sur sa correspondance, Bergeron a pu ainsi sortir de l'oubli cet héros canadien-français de la Première Guerre mondiale.

Mais l'ouvrage principal de la rentrée, jusqu'ici en tous les cas, en matière d'histoire militaire, est celui de Béatrice Richard elle-même. Après ses remontrances aux historiens d'ici pour leur silence sur le passé militaire des Canadiens de langue française, l'historienne se devait de produire un livre magis-



tral pour aider à la compréhension de notre histoire. C'est fait et le défi a été relevé avec classe.

La commémoration récente du 60^e anniversaire du raid sanglant de Dieppe a démontré jusqu'à quel point on a, enfin, sorti cette page sanglante de l'oubli. Mais en même temps, on en a fait un mythe. Ce qui est vrai, c'est que le raid du 19 août 1942 constitue la page la plus sanglante de l'histoire militaire canadienne puisqu'en quatre heures environ, ce jour-là, plus de 3000 soldats canadiens furent tués, blessés ou faits prisonniers (d'ailleurs, la plupart des prisonniers étaient blessés). Là s'arrêtent les faits. Pour le reste, ce n'est qu'interprétations et mythes. Par exemple, on ne s'entend toujours pas sur l'utilité du raid. Et plusieurs, tant au Canada anglais que français, considèrent que les Canadiens furent des victimes innocentes des épreuves de l'état-major britannique, qui voulait tester des troupes et du matériel en vue d'un débarquement futur et ce, sans tenir compte du risque énorme de pertes humaines pour une simple expérience mal menée. Pire, plusieurs affirment que le raid n'a eu lieu que pour des raisons politiques : les Britanniques ayant promis à Staline, mal en point à Stalingrad et ailleurs, en ce qui était alors l'URSS, de créer une diversion et de faire croire à l'émergence d'un deuxième front, de façon à désengorger le front russe de troupes allemandes, tout en permettant au premier ministre canadien Mackenzie King, désireux de prouver que ses hommes étaient, eux aussi, « capables de courir à l'action », de faire leurs preuves, même dans une situation suicidaire.

Mais il y a eu pire. Comme le

démontre l'historienne, il s'est également créé au Québec un mythe qui voulut que « les Canadiens français », pour ne pas dire eux seuls, furent massacrés à Dieppe. Ce mythe remonte à août 1942 et la faute en revient à la propagande fédérale elle-même. Pour faire muser le recrutement chez les francophones qui menaçaient de boudier la conscription et favoriser l'enrôlement de volontaires au maximum, on encouragea les journaux du Québec à ne parler, pratiquement, que du général Dollard Ménard et des Fusiliers Mont-Royal, comme s'ils avaient été la seule unité engagée dans l'opération, alors qu'ils n'étaient qu'un bataillon sur six et que les autres aussi ont été aussi massacrés.

Quoi qu'il en soit, la guerre terminée, le silence se fit sur ces héros. Les historiens nationalistes francophones choisirent de ne privilégier que la lutte contre la conscription et les déserteurs qui la refusèrent en fuyant dans les bois ou ailleurs. Tandis qu'outres par le refus des Franco-Canadiens d'endosser la conscription lors du référendum de 1942, les historiens anglo-canadiens ignorèrent le fait que 90 000 des nôtres se sont enrôlés volontairement, ont combattu et souvent se sont fait tuer au front.

Ce n'est que depuis la Révolution tranquille, surtout dans *La Presse*, sous la plume du soussigné, souligne elle-même Béatrice Richard, que le raid de Dieppe est ressorti, au Québec, de l'oubli.

L'historienne, toutefois, qui a fait un véritable travail de bénédictin en étudiant tout ce qui s'est écrit, comme articles de journaux, revues, livres, pièces de théâtre, puis toute la production audiovisuelle ou radiophonique sur Dieppe de 1942 à l'an 2000, explique comment, maintenant, Dieppe est devenu un mythe, tout comme autrefois Dollard-des-Ormeaux, dont, Dieu merci pour la mémoire de ceux qui sont morts, on se souvient, mais où la vérité et le mythe se mélangent à qui mieux mieux, sans qu'il soit possible de départager l'un de l'autre.

★ ★ ★ ★

LA MÉMOIRE DE DIEPPE :
RADIOSCOPIE D'UN MYTHE
Béatrice Richard, VLB Éditeur

★ ★ 1/2

CAPITAINE-ABBÉ ROSAIRE
CROCHETIÈRE : UN VICAIRE
DANS LES TRANCHÉES
Alain M. Bergeron
Éditions du Septentrion

BANDE DESSINÉE

Dessins avec dessus dessous

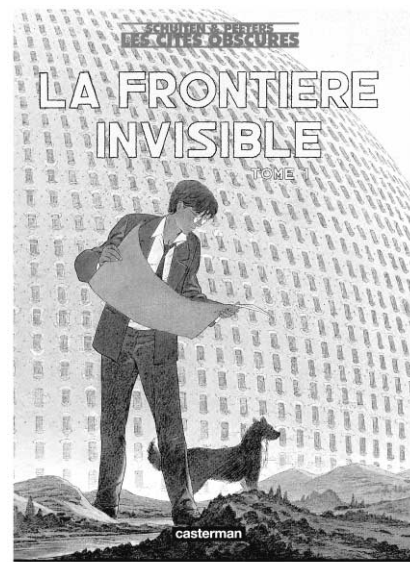
ALEKSI K. LEPAGE
collaboration spéciale

L'énigmatique série BD « Les Cités obscures » ne relate pas tant les aventures d'un seul héros ni même celles de plusieurs personnages ; elles racontent d'abord un monde. Un monde entier qui aurait pu exister. On s'y croirait coincé quelque part, ailleurs, dans les années 1920, pour l'éternité. Ici les « acteurs » sont relégués au second plan, qui n'est jamais très à l'écart du premier. Et le mot plan n'est pas qu'une image : cette bande dessinée emprunte tant à la peinture et plus encore à l'architecture qu'elle finit par s'y mêler. De tous les arts, la BD serait la neuvième, selon le classement officiel : Schuiten et Peeters brouillent les pistes, les genres et les disciplines. Devant eux, on est tenu de prendre les choses avec grand sérieux.

Voilà 20 ans, les deux Belges lançaient *Les Murailles de Samaris*, introduction à l'univers parallèle des « Cités obscures ». Petit à petit ce monde insolite s'est étalé, a pris de l'envergure ; des villes y ont poussé, littéralement ; des territoires s'y sont formés, puis des pays. L'ensemble des Cités — comme la bédé qui en raconte les évolutions — est un véritable « work in progress ». Pour s'y retrouver, les auteurs ont même pondu *Le Guide des Cités*, qui traite autant de politique et d'architecture que de botanique.

La Frontière invisible, premier volet d'une petite série au sein de la grande série, révèle les découvertes d'un jeune cartographe intelligent mais encore inexpérimenté, envoyé au Centre de cartographie de la Soldrovo-Voldachie (n'ouvrez pas les dictionnaires, c'est imaginaire). La cartographie est un art désuet, ou en voie de l'être, depuis l'apparition toute récente d'engins cybernétiques, et depuis la réalisation de projets gouvernementaux visant à reconstituer le pays. Notre jeune héros arrive donc pile au mauvais moment, au mauvais endroit.

La Frontière invisible fourmille évidemment de références (parfois invisibles) aux grands chamboulements territoriaux qu'a dû subir récemment une partie de l'Europe, et d'autres références plus frappantes encore aux bouleversements technologiques en général. Les Cités étant un monde parallèle à notre, son histoire l'est également. Le



lecteur peut y lire toutes sortes de choses liées aux événements récents ou encore prédisant des événements à venir ; libre à lui de faire des liens et des raccords où il en trouve. Chez Schuiten et Peeters, on n'est jamais très loin de la grande littérature d'anticipation ou de rétro-fiction à la Georges Orwell, Jules Verne et même Lovecraft.

Leur démarche peut effrayer : où veulent-ils en venir ? Veulent-ils seulement en venir quelque part ? Et nous amèneront-ils là un jour ? Même les bédéphiles avertis sont en droit de se questionner. D'un album à l'autre, des personnages auxquels on s'attache tout naturellement cèdent la place à de nouveaux, moins avisés. « L'univers des Cités », où le lecteur habitué croit commencer à se retrouver, s'élargit sans cesse en se complexifiant. On est tout de même encore loin — et tant mieux — des délires étourdissants et empreints d'esotérisme de Jodorowski/Moebius. Schuiten et Peeters sont deux esprits assez bien rangés et tout à fait cartésiens.

Benoît Peeters lance cet automne une nouvelle biographie de Hergé, sur laquelle il a peiné longtemps : *Hergé, fils de Tintin*. Que va-t-on apprendre sur Georges Remi qu'on ne sait pas déjà ? Mystère...

Pour plus d'information sur « Les Cités Obscures », veuillez consulter l'excellent site Internet : www.urbicande.be

★ ★ ★

LA FRONTIÈRE INVISIBLE TOME 1
Schuiten et Peeters
Casterman, 62 pages

LARRY KING

Les Secrets d'une communication réussie

Comment parler à n'importe qui,
n'importe quand, n'importe où

Nous le faisons chaque jour, mais parler à des gens, surtout des gens que nous ne connaissons pas, peut parfois s'avérer être un défi troublant.

Larry King, présentateur-vedette de *CNN*, nous partage dans ce livre ses secrets pour une communication efficace et pleine d'assurance dans n'importe quelle situation. La parole étant l'un des plus grands plaisirs de la vie, pourquoi ne pas en profiter au maximum ?

« Dans ce livre je vous propose ce que j'ai appris sur l'art de la parole, que vous parliez à une seule personne ou à une foule de gens. »

PSYCHO POP

Affaire de titres

LILIANNE LACROIX

Il y a ceux qui font sourire, ceux qui surprennent, qui intriguent ou ces autres qui choquent ou qui attirent le regard comme un aimant. Malheureusement, il y a aussi ceux, trop nombreux, qui constituent la meilleure partie d'un livre ou pire encore, la seule bonne note, comme si tous les efforts de création s'y étaient concentrés. Focus sur quelques titres bizarroïdes.

Ce titre-là était prometteur. On allait s'amuser. Et effectivement, d'une page à l'autre de *L'Angoisse du morpion avant le coït* - 36 questions que vous ne vous êtes jamais posées sur le sexe (on pourrait ajouter : ou que vous n'avez jamais osé poser), on rigole ferme et en plus, oh ! surprise intéressante, on apprend un tas de choses... Évidemment, ce n'est pas là le genre d'informations qu'on échange dans un grand dîner de financement de l'Alliance canadienne ou dans une rencontre des Filles d'Isabelle, mais disons que c'est parfois bon à savoir. Pour se coucher un peu moins naïseux que la veille.

La taille du pénis est-elle vraiment reliée à la taille des doigts, comme le veut une rumeur persistante ? Comment un morpion distingue-t-il un poil d'un cheveu ? Peut-on se faire dépuceler par un tampon ? Pourquoi les hommes aiment-ils les seins ou encore, question existentielle s'il en est une : pourquoi se mordille-t-on pendant l'amour ?

Le ton est drôle, évidemment, tout comme les illustrations de chaque chapitre, mais les informations fournies par l'auteur Antonio Fischetti reposent sur une base scientifique solide, assure-t-il dès l'avant-propos. Comme il le dit : « Ce n'est pas parce qu'on déconne qu'on dit des conneries. »

Dernière réflexion d'un petit comique attiré lui aussi par le titre : « Vaut mieux l'angoisse du morpion AVANT qu'APRÈS le coït ». On n'osait pas le dire !

Le titre-punch

Ce n'est pas un titre, c'est un coup de poing. De l'inconvenant d'avoir été violée veut clairement frapper par son incongruité, les mots « inconvenant » et « viol » ne pouvant guère être liés ou confondus sans faire dresser les cheveux de toute femme. Surprise dans son lit par un malfaiteur qui s'était introduit chez elle par effraction, Florence a subi un viol dans un climat surréaliste « d'exquise politesse ». Une intrusion indélébile qui, au moins, avait l'avantage d'être limitée dans le temps. Le deuxième viol, lui, fut celui que le système lui a fait subir ; pas les policiers, qui se sont montrés délicats en toute circonstance, mais l'appareil médical et administratif, qui lui a imposé une lente torture et qu'elle surnomme Le Minotaure. En comparaison, le violeur lui-même fut infiniment plus humain, plus courtois, se rend-elle compte avec désarroi. Son livre, elle l'a écrit (et assez bien, comme on pouvait s'attendre d'une universitaire, enseignante en musique), par impuissance, par lassitude, par écoeurement, pour poser des questions et surtout... pour pouvoir parler. Enfin !

Les dangers de l'enthousiasme

Si vous sentez l'enthousiasme vous submerger au moment de vous lancer dans votre séance de jogging ou de vous précipiter sur

vos ballon d'exercices géant, maîtrisez-vous ou demandez carrément à quelqu'un de vous attacher car le danger vous guette. C'est du moins le conseil d'ami que nous lance, dans son tout petit livre, *Enthusiasm is the Enemy - Get Fit, Stay Fit*, l'entraîneur américain Joe Arrigo, qui estime que l'exubérance et les bonnes intentions ne résisteront jamais à la bête réalité : l'exercice physique est dur et ennuyeux. Ce qu'il faut, selon lui, c'est s'assurer qu'on respecte toujours la combinaison magique : l'exercice doit toujours nous sembler facile et court et devenir tranquillement, avec le temps, un besoin viscéral. Sinon, c'est inévitable, à plus ou moins long terme, on va lâcher. Pas question donc, d'augmenter la cadence sans avoir atteint le plateau magique « c'est facile - c'est pas long ». Conscient qu'on ne sait pas trop par quel bout aborder la question, il nous offre même une série d'exercices (un cardiovasculaire, six musculaires, trois d'étirement), qui semblent à première vue étonnamment traditionnels, ainsi que les trucs qui nous empêcheront de « partir en peur ». Ce livre est publié seulement en anglais.

Questions embarrassantes

La curiosité est un bien bon vendeur. Qui donc résisterait à ouvrir un livre qui s'intitule *216 questions embarrassantes que vous n'avez jamais osé vous poser* ? Qu'est-ce que ça peut bien être, ces fameuses questions ?

L'indice dans ce titre, c'est le deuxième « vous ». Ce sont là des questions, donc, des questions profondes, songées, souvent philosophiques qui ne manqueront pas, si vous vous prêtez au jeu, de vous torturer un peu. Parmi les plus courtes concoctées par l'auteur et psychologue Ysidro Fernandez, en voici quelques-unes, en échantillon :

- > Numéro 42 : Combien de temps seriez-vous capable de rester sans vous regarder dans un miroir ?
- > Numéro 33 : Comment savez-vous avec certitude, qu'en ce moment même, vous n'êtes pas en train de rêver que vous êtes, justement, en train de lire ces lignes ?
- > Numéro 100 : Quelle est la dernière phrase que vous aurez envie de dire avant de mourir ? À qui ?

Et celle-ci, si tordue : > Numéro 106 : Si c'était techniquement possible, aimeriez-vous faire l'amour avec vous-même ?

Oh boy ! Freud, quelqu'un, à l'aide !

★★★★

L'Angoisse du morpion avant le coït
36 questions que vous ne vous êtes jamais posées sur le sexe
Antonio Fischetti
Éditions Albin Michel, 269 pages

★★

De l'inconvenant d'avoir été violée
Florence Féroé
Éditions Albin Michel, 189 pages

★★★★

Enthusiasm is the Enemy
Get fit Stay fit
Joe Arrigo
Éditions Trafford, 93 pages

★★★★

216 questions embarrassantes que vous n'avez jamais osé vous poser
Ysidro Fernandez
Éditions Stanké, 220 pages

FLASHES LIVRES

Louise Portal, romancière

LA COMÉDIENNE Louise Portal aime écrire. Après *Jeanne Janvier*, et *L'Enchantée*, elle s'apprête à publier, aux éditions HMH, un premier livre qui sera qualifié de roman. Les précédents étaient considérés comme des récits. *Cape-au-Renard* est, selon l'éditeur, une « superbe chronique villageoise où montent les rumeurs du vent et de la mer pendant que rôde le renard ».

Lindon aime Monique Proulx

« IL Y A beaucoup de gaieté dans l'écriture de Monique Proulx, une sorte de joie simple... » selon Mathieu Lindon, critique à *Libération* (5 septembre). « Il y a cette ardeur aérienne dans son écriture, comme si l'ironie était le sentiment le plus bouleversant qui soit... » Bref, Lindon a aimé ce roman sur la littéra-

ture qu'est *Le Coeur est un muscle involontaire* (Boréal) que l'on peut lire « comme un roman d'amour, filial ou pas, comme un polar, un roman d'apprentissage... »

Une suite à *Trainspotting*

DIX ANS après avoir créé une commotion avec son *Trainspotting*, l'auteur Irving Welsh donne une suite à son histoire de *losers trash* dans un roman au titre évocateur : *Porno*. Chaque personnage prend tour à tour la parole pour dire où il en est rendu, rapporte le *Sunday Times* de Londres. Mark se cache à Amsterdam où il tient un bar. Le psychotique Frank sort de la prison où il avait été enfermé pour meurtre, Sock Boy travaille à la réhabilitation de sa petite ville, mais se lancera dans la production de vidéos pornos dont les vedettes seront des clients d'un bar, et Sped est en réhabilitation... Aux éditions Cape.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Dans l'intimité de Louise de Vilmorin

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

L'adecote raconte qu'un journaliste qualifia Louise de Vilmorin de « femme du monde et aventurière ». Elle l'appela, en larmes, pour lui reprocher son titre. Il s'excusa, platement, que : *aventurière*, vraiment, c'était mal trouvé, et qu'il regrettait. Mais elle : c'est *femme du monde* qui m'a fait pleurer !...

Tout le malentendu est là, et il a été là longtemps, sur Louise de Vilmorin, poète, écrivain, créatrice de modes (on ignorait le mot styliste), et présente durant un bon demi-siècle sur la scène parisienne. Était-elle une femme du monde ? Que faire lorsque l'on est issue de deux familles illustres de la noblesse française — sans parler d'un cousinage avéré avec Jeanne d'Arc ! — et que l'on fréquente tout ce qui compte dans les lettres françaises ? À une époque où Paris regorgeait d'artistes...

Allons. Quelqu'un qui dessine des robes pour Chanel, des objets et des décors pour le Tout-Paris, quelqu'un qui écrit un roman intitulé *Madame de...* que de très grands écrivains difficiles à suspecter de complaisance tiennent pour un chef-d'oeuvre, quelqu'un qui terminera sa vie en compagnie de Malraux... ne peut pas être totalement mauvais — en tout cas ne peut être réduit à ce rôle de femme du monde, qu'elle tint avec autant de maestria que Madame de Staël ou, plus près de nous, que la mécène américaine Florence Gould, mais avec beaucoup plus de drôlerie et de simplicité.

On en vint à la nommer *Louise de France*, vous rendez-vous compte ?

Si l'on vous bassine aujourd'hui avec Louise de Vilmorin, c'est à l'occasion de la publication de deux livres d'elle. Il faudrait commencer par lire *Intimités*, afin de bien connaître cette femme. C'est une sorte de journal, parfois illustré d'un crayon rapide et sûr, tenu à Saint-Vigor (maison de campagne qui ne lui appartenait pas) en 1950 et 1951, avec quelques annexes de voyages, par-ci, par-là.

Naturellement, récit de rencontres, de spectacles, de dîners avec le prince Trucmachin ou la princesse de Chose — on s'y attendait, ce fut l'ordinaire de cette femme qui n'avait pas un sou malgré sa célé-

bre famille, qui fut toute sa vie obligée de créer des objets, des dessins, des dialogues pour films (*Les Amants*, de Louis Malle, par exemple, ce qui n'est pas rien), des robes pour les grands couturiers qui ne s'en vantaient guère, nous semble-t-il, et de placer quelque article dans les meilleures revues afin de simplement pouvoir « tenir son rang » (qu'on appelle chez nous « bouffer ») comme il sied à ceux qui en possèdent un. Cette femme qui, boiteuse, séduisit tout le monde en conservant une distance critique remarquable, une liberté, une drôlerie, inventant des qualifications pour chacun, parfois très dure et toujours lucide. Se payant de mots, en somme.

Il faut rire de ses tentatives pour extorquer quelques sous à des amis complices qui savaient très bien qu'elle avait aussi besoin d'argent pour le dépenser en inutilités, seule chose qui calmait son anxiété (nous savons des femmes qui n'agissent pas autrement). Par exemple une lettre, la même, que l'on envoie à plusieurs. À laquelle les meilleurs répondent : « Tu me l'as déjà fait. Trouve autre chose. Ci-joints les 60 000 francs. »

Et puis, la connaissant un peu mieux, il faudrait poursuivre en li-

sant *Démone et autres textes*. Il y a là 18 textes, soit fictions, soit poèmes, soit interviews, que Louise de Vilmorin offrait à quelques amis choisis, quelques pages de dessins, quelques essais d'écriture.

Un dimanche d'amour, par exemple, nous semble un synopsis de roman, un petit bijou d'optimisme lucide. À lire absolument ? Ne serait-ce que pour se promener sur les bords de Loire, pour entendre aboyer un chien, pour s'endormir dans un lit en dentelle d'osier... On dirait du Giraudoux, en plus nostalgique : *On soupire et l'on se dit : Et voilà encore un dimanche de passé. C'est quand même dommage*. En effet.

Avant de vous quitter, j'oubliais : relire *Madame de...* Publié en format de poche depuis belle lurette. Comme on dit chez les maçons : ça a tenu le coup. C'est bien le chef-d'oeuvre annoncé.

★★★★

INTIMITÉS
Louise de Vilmorin
Le Promeneur, Paris, 214 pages

★★★★

DÉMONE ET AUTRES TEXTES
Louise de Vilmorin
Le Promeneur, Paris, 209 pages

Palmarès Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
du 4 au 10 septembre 2002

1	Essais	LE LIVRE NOIR DES ÉTATS-UNIS	P. SCOWEN	Les Intouchables
2	Roman Qc	MUSIC-HALL ! ♥	G. SOUCY	Boréal
3	Roman	LES CORRECTIONS	J. FRANZEN	Boréal
4	Dictionnaire	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2003	COLLECTIF	Larousse
5	Roman	LE PIANISTE ♥	W. SZPILMAN	Robert Laffont
6	Érotisme Qc	AU FOND DES CHOSES	W. ST-HILAIRE	Lancôt
7	Dictionnaire	LE PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE 2002	COLLECTIF	Le Robert
8	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard
9	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS ♥	M. TREMBLAY	Leméac/Actes Sud
10	Roman	LE LIVRE DES ILLUSIONS ♥	P. AUSTER	Leméac/Actes Sud
11	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane
12	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon
13	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages
14	Roman	LA FÊTE AU BOUC ♥	M. VARGAS LLOSA	Gallimard
15	B.D.	LARGO WINCH, t. 12 - Shadow	VAN HAMME / FRANCO	Dupuis
16	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane
17	Dictionnaire	MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE ♥	M.-E. DE VILLIERS	Qc Amérique
18	Roman Qc	LES QUATRE SAISONS DE VIOLETTA	C. BROUILLET	Denoël
19	Nutrition	BON POIDS, BON CŒUR ♥	MONTIGNAC / DUMESNIL	Flammarion Qc
20	Roman Qc	L'ANGLE MORT	J.-F. CHASSAY	Boréal
21	Actualité	J'AI VU FINIR LE MONDE ANCIEN ♥	A. ADLER	Grasset
22	Polar	PARS VITE ET REVIENTS TARD ♥	F. VARGAS	Viviane Hamy
23	Érotisme Qc	BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES LIEUX	W. ST-HILAIRE	Lancôt
24	Nutrition	LA BOÎTE À LUNCH EMBALLANTE ♥	EMOND / BRETON	Flammarion Qc
25	Biograph. Qc	L'ALLIANCE DE LA BREBIS	G. LAVALLÉE	JCL
26	Polar	TOI QUE J'AIMAIS TANT ♥	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel
27	Arts	365 JOURS POUR LA TERRE ♥	Y. ARTHUS-BERTRAND	de La Martinière
28	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
29	Actualité	GUERRE ET MONDIALISATION	M. CHOSSUDOVSKY	Écosociété
30	Nutrition	MAIGRIR SANS RÉGIME	J.-P. ZERMATI	Odile Jacob
31	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1, 2 & 3 ♥	M. LABERGE	Boréal
32	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc
33	Essais Qc	LA FILIÈRE CANADIENNE	J.-P. CHARBONNEAU	Trait d'Union
34	Sexualité	FULL SEXUEL	J. ROBERT	L'Homme
35	Roman	LA CROIX DE FEU, t. 5 - 1 ^{re} partie	D. GABALDON	Libre Expression
36	Roman Qc	MISTOUK	G. BOUCHARD	Boréal
37	Actualité	11 SEPTEMBRE 2001 - L'effroyable imposture	T. MAYSSAN	Carnot éd.
38	Actualité	WORLD TRADE CENTER 47 ^e ÉTAGE	B. DELLINGER	Robert Laffont
39	Roman Qc	OUF ! ♥	D. BOMBARDIER	Albin Michel
40	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Les Intouchables
41	Roman	JE L'AIMAIS ♥	A. GAVALDA	Dilettante
42	Sport	SÉRIE DU SIÈCLE - Septembre 1972	S. RICHARD	Hurtubise HMH
43	Maternité	LE GUIDE PRATIQUE DE LA FEMME ENCEINTE	M.-C. DELAHAYE	Marabout
44	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livres & DC) ♥	H. MAJOR	Fides
45	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES ♥	S. VIZINCZEY	du Rocher

♥ : Coup de Cœur RB ■ : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

GAÉTAN SOUCY

MUSIC-HALL !

Roman • 396 pages • 27,95 \$

« Un roman riche, complexe, fascinant. **** 1/2 »
Réginald Martel, *La Presse*

« La puissance de feu romanesque de Soucy est époustouflante : ce magicien est un bonimenteur qui n'a pas froid à l'imagination. »
Le Magazine littéraire

« Un roman époustouflant, étrange et déroutant qui allie le récit picaresque et la tragédie. »
Danielle Laurin, *Bouquinville*, Radio-Canada

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

SCIENCES

EN BREF

Des hommes en sueur

IL SEMBLERAIT que les hommes transpirent plus que les femmes. Une croyance tenace veut que ce phénomène soit dû à la taille plus importante de ces messieurs. Pour vérifier cela, Barbara Griefahn et son équipe de l'Université de Dortmund, en Allemagne, ont demandé à des volontaires de s'asseoir durant deux heures dans une auto, sous des lampes chauffantes (celles-ci imitaient les rayons du soleil traversant le pare-brise). Résultat : les hommes ont perdu 250 grammes de sueur par heure, tandis que les femmes n'en perdaient que 70. « Les hommes transpireraient donc plus abondamment, peu importe leur masse corporelle », soutient Mme Griefahn. Sa recherche est parue dans une revue peu connue, l'*International Journal of Industrial Ergonomics*.

Le stress et l'argent

NUL BESOIN de laisser votre emploi parce que vous craignez d'y laisser votre santé. Le niveau de stress a en réalité peu de chances de vous conduire à une crise cardiaque fatale. Selon John Macleod et ses collègues de l'Université de Birmingham, la population a fait un lien erroné entre le stress et les revenus. En étudiant 5606 hommes dont les revenus s'échelonnaient entre le salaire minimum et les honoraires des professionnels, ces chercheurs ont effectivement constaté que les participants les plus riches étaient les plus stressés. Sauf que, même s'ils craignaient énormément de souffrir de maladies cardiaques, les risques étaient minimes. « Le risque de souffrir d'une maladie cardiaque a une forte corrélation avec le niveau financier et non le niveau de stress », assurent les chercheurs dans le *British Medical Journal*.

La haute altitude liée à la déficience d'hormones

SELON UNE RÉCENTE étude péruvienne, les femmes âgées qui vivent en haute altitude auraient une espérance de vie plus courte que celle de leurs consœurs vivant au niveau de la mer. Cela serait dû à une basse concentration d'hormones dans le sang, qui mettrait en danger la santé de ces dames. Pour évaluer cette situation, les chercheurs ont comparé des échantillons sanguins de femmes vivant à 4000 mètres d'altitude, dans les Andes, à ceux de femmes de même origine vivant au niveau de la mer, près de Lima, au Pérou. « Les femmes des régions montagneuses âgées entre 60 et 70 ans avaient une basse concentration de trois sortes d'hormones », confirme au *Journal of Endocrinology* Gustavo Gonzales, endocrinologue à l'Université de Peruana Cayetan Heredia, et co-auteur de cette étude. « Bien que les concentrations de ces hormones diminuent normalement avec l'âge, le fait de demeurer en haute altitude pourrait accélérer cette diminution ainsi que la vieillesse », explique Gonzales.

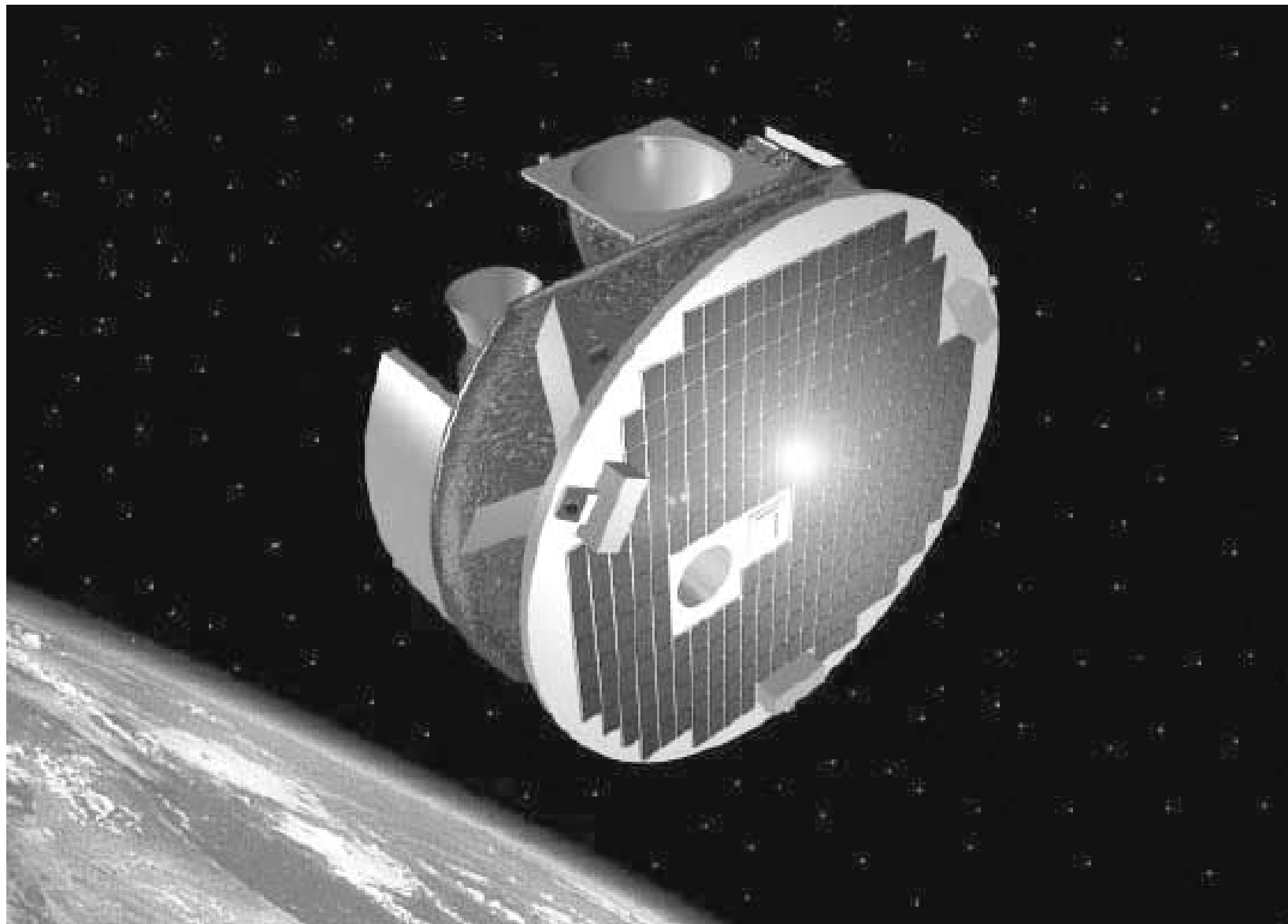
Un traitement humain des animaux

LES CHERCHEURS allemands qui utilisent des animaux pour leurs expériences devront faire face à la loi : le Parlement a accordé là-bas, ce printemps, des droits constitutionnels aux animaux. Ce qui signifie que les animaux doivent être traités « humainement », si l'on peut dire, et protégés contre les douleurs évitables. Plusieurs scientifiques ont tenté de s'opposer à cette loi, craignant qu'elle ne nuise à leur propre droit constitutionnel... de mener des recherches.

Droits acquis sur vos plantes

AUX QUATRE COINS du monde, on ne compte plus les communautés isolées dont de précieux gènes ou des plantes médicinales utilisées depuis des générations sont commercialisés à l'étranger, sans considération de leurs droits. En 1997, alors qu'elle étudiait à l'Université de Colombie-Britannique en vue de son doctorat, l'ethnobotaniste Kelly Bannister a décidé de prendre les devants : elle a refusé à une compagnie pharmaceutique l'accès à ses données sur les plantes qu'elle étudiait parce que les aînés de la nation voisine des Skeetchestn demandaient plus de temps pour étudier la question. Dans le milieu très compétitif de la recherche, il est davantage courant de voir des chercheurs ouvrir toutes grandes leurs données à de telles compagnies, moyennant un contrat qui leur garantit un généreux pourcentage si une jolie découverte en découle.

Agence Science-Presse



SciSat-1, premier satellite scientifique lancé par le Canada depuis plus de 30 ans, entamera en janvier sa mission, d'une durée prévue de deux ans, en vue de mesurer et de comprendre les processus chimiques qui régissent la répartition de l'ozone dans l'atmosphère terrestre.

Un satellite canadien au-dessus de l'Arctique

SciSat-1 utilisera une technique inédite dans l'espace pour étudier la diminution de l'ozone dans l'atmosphère

OLIVIER-LOUIS ROBERT
collaboration spéciale

Le 19 janvier prochain, si tout se déroule comme prévu, un avion Lockheed L-1011 de la société Orbital Sciences Corporation s'envolera de la base aérienne de Vandenberg, en Californie. Se dirigeant vers le sud-ouest, l'appareil larguera quelque part au-dessus de l'océan Pacifique la fusée Pegasus XL, attachée sous son ventre. La petite fusée s'élancera alors dans l'espace pour aller mettre en orbite SciSat-1, un minisatellite de 150 kg mis au point et financé par le Programme des sciences spatiales de l'Agence spatiale canadienne.

Le premier satellite scientifique lancé par le Canada depuis plus de 30 ans, soit depuis la mise en orbite d'ISIS II en janvier 1971, entamera alors sa mission, d'une durée prévue de deux ans, en vue de mesurer et de comprendre les processus chimiques qui régissent la répartition de l'ozone dans l'atmosphère terrestre, particulièrement au-dessus de l'Arctique et des grandes villes du pays. Les deux instruments scientifiques qui serviront cette mission, baptisée ACE (acronyme anglais signifiant Expérience sur la chimie atmosphérique), sont conçus pour recueillir des données sur la stratosphère et la troposphère (à des altitudes comprises entre 8 km et 50 km au-dessus de la surface de la Terre) à partir d'une technique faisant appel à l'occultation solaire.

Selon Peter Bernath, professeur au département de chimie à l'Université Waterloo et responsable scientifique de la mission ACE, il s'agit de la première utilisation de cette technique dans l'espace. « Pour appliquer la technique de l'occultation solaire à l'observation des couches de l'atmosphère qui nous intéressent, SciSat-1 doit d'abord pointer vers l'horizon de la Terre à l'aurore ou au crépuscule. » À mesure que le Soleil se déplace dans la mince bande

d'atmosphère se trouvant à l'horizon, ses rayons sont partiellement absorbés par les divers gaz présents dans l'atmosphère à des altitudes différentes. Ce sont ces gaz et leur distribution qui seront mesurés à haute résolution. « Pendant que les instruments observent le lever et le coucher du Soleil, ils peuvent donc effectuer leurs mesures sur toute l'épaisseur de l'atmosphère. »

Évoluant à 650 km au-dessus de la Terre, sur une orbite inclinée précisément à 74 degrés par rapport au plan de l'équateur terrestre, SciSat-1 sera bien servi à cet effet puisque, sur cette trajectoire idéale pour réaliser sa mission, il assistera quotidiennement à 15 levers et autant de couchers du Soleil, ce qui lui donnera 30 occasions de prendre des mesures précises.

L'occultation solaire

La technique de l'occultation solaire permet d'étudier l'atmosphère en complémentarité avec d'autres instruments ou d'autres satellites. Par exemple, l'instrument canadien MOPITT (Mesure de la pollution dans la troposphère), lancé en décembre 1999 à bord du satellite Terra de la NASA, a réalisé des mesures inédites au sujet de la pollution de l'air à l'échelle planétaire. « On ne pourra pas rivaliser avec le type de mesures que MOPITT fournit », explique le professeur Bernath. « Par contre, comme cet instrument pointe vers le bas, il a une très mauvaise résolution verticale alors que, grâce à l'oc-

cultation solaire, les instruments de SciSat-1 vont fournir un profil à haute résolution verticale de la dispersion des gaz dans l'atmosphère. » L'instrument principal de SciSat-1 est le spectromètre FTS (sigle anglais pour Spectromètre à transformée de Fourier) à infrarouge et à

haute résolution, construit par la société ABB Bomem de Québec, un chef de file mondial dans les spectromètres embarqués sur satellites. Le spectromètre mesurera simultanément la température, les gaz à l'état de traces, les nuages minces et les aérosols que l'on trouve dans l'atmosphère. « Il mesurera aussi les aérosols produits par les gaz présents dans les émissions volcaniques », précise le professeur Bernath.

Quant au second instrument, MAESTRO (sigle anglais pour Mesure de l'extinction des aérosols par occultation dans la stratosphère et dans la troposphère), mis au point par le Service météorologique du Canada, l'Université de Toronto et EMS Technologies d'Ottawa, il recueillera les profils précis des concentrations d'ozone.

Les données recueillies par SciSat-1 aideront les scientifiques à déterminer la concentration d'aérosols dans l'atmosphère, élément essentiel pour

comprendre pourquoi et à quelle rapidité la couche d'ozone se raréfie.

SciSat-1 a été construit par Bristol Aerospace de Winnipeg, sous l'égide du Programme de petits satellites, un créneau technologique que tente de développer l'ASC.

Les données recueillies par SciSat-1 aideront à déterminer la concentration d'aérosols dans l'atmosphère, élément essentiel pour comprendre pourquoi et à quelle rapidité la couche d'ozone se raréfie.

Quarante ans de présence canadienne dans l'espace

Avec SciSat-1, le Canada se dote de son cinquième satellite scientifique à la suite des deux Alouette et des deux ISIS, tous les quatre lancés au cours de la décennie 1962-1972.

Pendant plus de 30 ans, le Canada a préféré, pour des raisons d'économie et de coopération internationale, concevoir des instruments destinés à être montés sur des satellites scientifiques d'autres pays plutôt que d'avoir en orbite un satellite national, avec l'infrastructure au sol onéreuse que cela exige.

Tout en poursuivant sa politique de contribuer à des programmes internationaux, le Canada se devait pourtant de développer SciSat-1. « Quand on participe à des missions étrangères, on n'a pas le choix des thèmes et on ne contrôle pas nous-mêmes notre instrument », indique le responsable scientifique de la mission ACE, le professeur Peter Bernath.

« Par exemple, les algorithmes de MOPITT

sont réalisés au Colorado, avant d'être transmis aux Canadiens. Évidemment, nous recevons les données de SciSat-1 directement ici, à l'Université de Waterloo, alors que le satellite sera contrôlé à partir du centre de contrôle de mission de RADARSAT, au siège de l'Agence spatiale canadienne, à Saint-Hubert. »

Historiquement, le Canada s'est employé à étudier à partir de l'espace les aurores boréales et l'ionosphère. « Aujourd'hui, on s'intéresse de plus en plus aux couches inférieures de l'atmosphère. Notre but, à terme, c'est de comprendre l'atmosphère dans son entier. »

Chronologie spatiale canadienne

> 29 septembre 1962 : lancement du satellite Alouette-1, qui transmettra des données sur l'ionosphère pendant plus de dix ans.

> 29 novembre 1965 : lancement d'Alouette-2, le premier satellite du programme ISIS (International Satellites for Ionospheric Studies).

> 30 janvier 1969 : lancement d'ISIS-1.

> 31 mars 1971 : lancement d'ISIS-2.

> 22 février 1986 : lancement du satellite suédois Viking, avec la caméra canadienne UVAI (Ultra-Violet Auroral Imager).

> 22 février 1989 : lancement du satellite japonais Akebono, avec l'instrument canadien SMS.

> 12 septembre 1991 : la navette Discovery déploie le satellite UARS avec l'interféromètre canadien d'imagerie des vents WINDII.

> 6 octobre 1992 : lancement du satellite suédois Freja, avec deux instruments canadiens, une caméra UVAI et l'analyseur de plasma à froid CPA.

> 29 août 1996 : lancement du satellite russe Interball-2, avec une caméra canadienne UVAI.

> 24 août 1998 : lancement du ballon géant MANTRA pour l'étude de la couche d'ozone.

> 18 décembre 1999 : lancement du satellite Terra de la NASA, avec l'instrument canadien MOPITT.

> 20 février 2001 : lancement du satellite suédois Odin, avec le spectrographe canadien OSIRIS.

LA CHAIR DISPARUE

- 302 -

— Tu ne penses pas qu'il serait temps qu'on passe à quelque chose de plus sérieux ?

Nouveau silence de Hurt.
— J'ai l'impression que nos rapports ont changé, poursuivit Gabrielle.

— C'est mieux de ne pas parler de ça.

— Tu ne m'aimes pas ?

— Tu dis des bêtises. Ce n'est pas ça.

— Alors, c'est quoi ? Tu as peur de t'attacher ?

— Quand je regarde ce qui est arrivé aux gens qui m'ont approché...

— C'est terminé. Body Store est rayé de la carte.

— Tu oublies qu'il y a encore un contrat sur ma tête.

— Pas sur la mienne. Je te jure de rester en vie ! ajouta-t-elle en riant.

Le bruit des motomarines était beaucoup plus fort. Il y en avait trois. Elles allaient probablement passer à une vingtaine de mètres de leur embarcation.

— Il y en a une de plus que l'autre jour, fit Hurt.

— Et alors ?

Gabrielle prit la tête de Hurt dans ses mains et la ramena vers elle.

— Laisse-les faire leur cirque, dit-elle. On a plus important à faire.

Elle l'embrassa.

Le bruit continua de s'amplifier. Hurt apercevait les motomarines par-dessus l'épaule de Gabrielle.

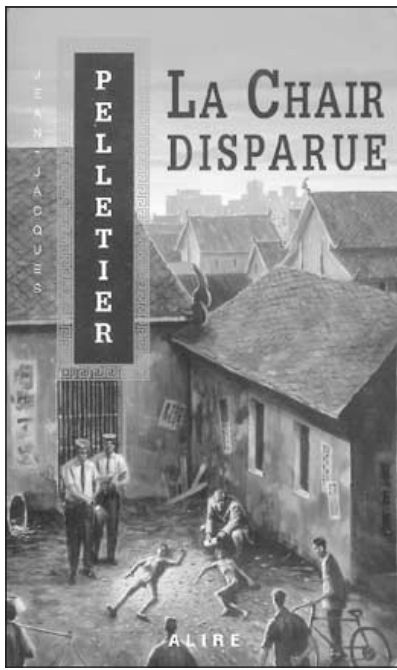
— Ils vont passer juste à côté de nous, fit-il, en la prenant par les épaules pour l'éloigner de lui.

— Et alors ? Le pire qu'ils peuvent faire, c'est de nous arroser.

Elle l'embrassa de nouveau.

Du coin de l'oeil, Hurt aperçut une des motomarines qui déviait brusquement de sa trajectoire pour se diriger droit sur leur embarcation. L'homme qui avait le siège du passager se dressa brusquement. Il avait quelque chose dans les mains.

Hurt essaya d'écartier Gabrielle, mais l'éclair de la lame fut plus ra-



vide. Il sentit une brûlure au niveau de l'abdomen en même temps que le regard ahuri de Gabrielle se figeait dans le sien.

Le hurlement qui émergea de sa gorge s'éteignit au moment où Steel prit la relève. Négligeant le regard chaviré de Gabrielle, il fit rapidement le tour de la situation.

— Elle va mourir, si on ne fait rien, hurla intérieurement Hurt.

— Il faut éviter de la brusquer, murmura doucement Steel, dont le regard observait les motomarines s'éloigner à toute allure vers la rive nord. Et il ne faut pas retirer l'arme.

— On ne peut pas les rattraper, ajouta-t-il, à l'intention de Sharp. Ils sont beaucoup trop rapides.

Son regard revint vers Gabrielle. L'éloignant doucement de lui, il vit la lame qui sortait de son ventre.

Elle était entrée dans son dos, avait poursuivi son chemin à travers la chair de la jeune femme et s'était enfoncée de quelques centimètres dans son propre abdomen.

Il avait eu le temps de le reconnaître. C'était un sabre. Celui qui lui avait été dérobé lors de l'exposition.

MONTRÉAL, 21 H 51

Ulysse Poitras fit imprimer la nouvelle qu'il venait de lire sur Bloomberg.

Dreams Come True, la célèbre compagnie de gestion d'oeuvres charitables, a annoncé aujourd'hui sa dissolution. Ses avoirs seront répartis entre quatre sociétés de bienfaisance connues, qui continueront de les gérer selon les mandats confiés par les clients.

Cette annonce fait suite à la mort, dans des circonstances troublantes, d'un deuxième haut dirigeant de la société en moins de deux semaines. La décision aurait été prise pour de strictes raisons de crédibilité, affirme le communiqué.

Même si les deux personnes en question n'ont commis aucun acte répréhensible à l'intérieur de leurs fonctions pour Dreams Come True, le conseil d'administration estime que l'organisme, du fait de son association avec ces personnes, ne possède plus l'apparence de respectabilité et de probité essentielle à son bon fonctionnement.

Chaque déposant recevra dans les jours qui viennent des états financiers détaillés, incluant toutes les transactions effectuées dans son fonds, de même qu'une liste complète des projets qu'ils ont servi à financer. Chacun aura alors la possibilité de les laisser chez le nouveau gestionnaire de bienfaisance, qui continuera de les administrer selon les mandats initiaux, ou de les retirer sans frais pour les transférer à l'institution financière de son choix.

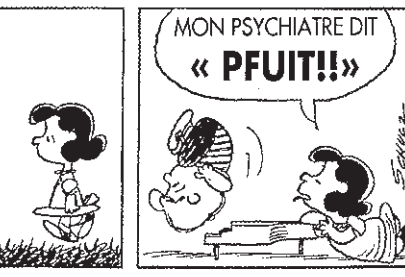
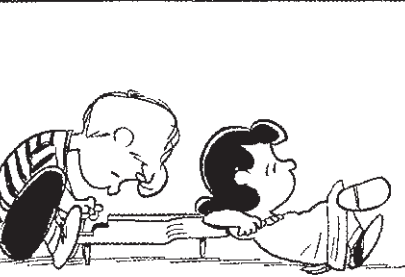
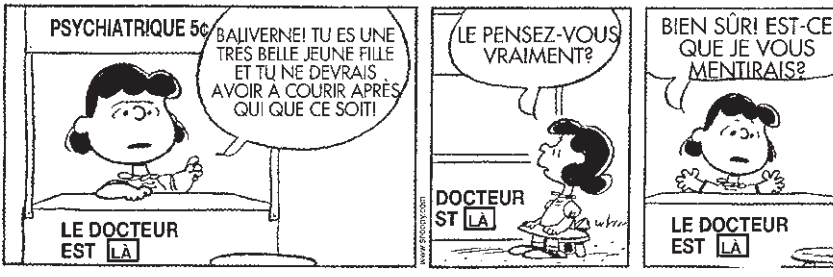
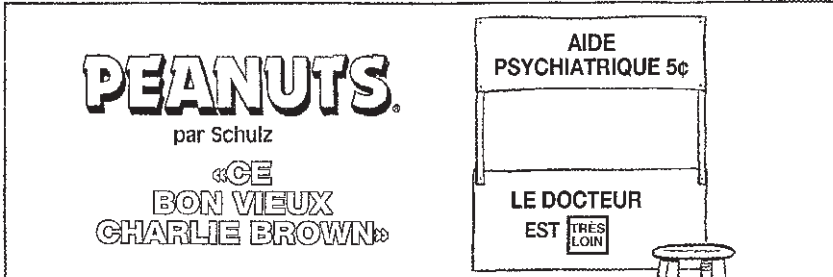
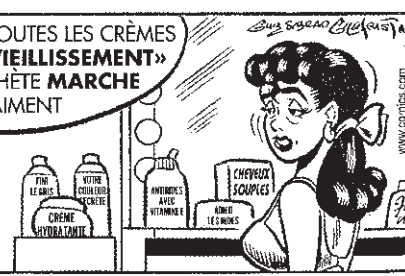
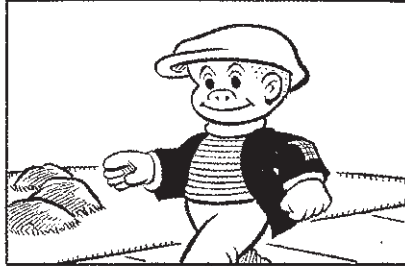
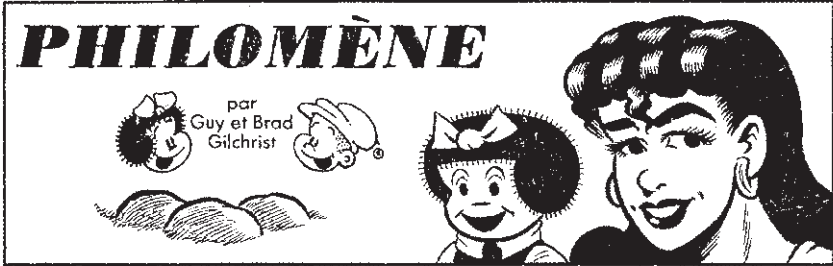
Après avoir relu le texte, il en expédia une copie à Kim.

À SUIVRE



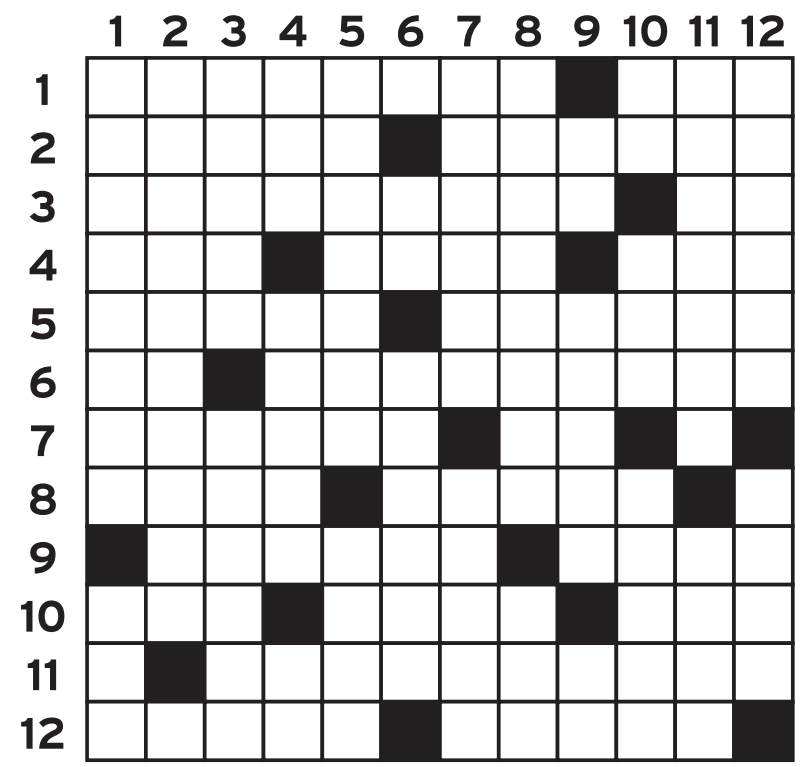
© 1998 Les Éditions Alire Inc. & Jean-Jacques Pelletier

LA PETITE PRESSE



MOTS CROISÉS

www.hannequart.com



15 septembre 2002

06566

HORIZONTALEMENT

- 1 S'emparer par la force de - Pas cuit.
- 2 Gros-porteur - Diminution faite sur le prix d'une facture.
- 3 Qui aime la viande - Symbole mathématique.
- 4 Coule au pays d'Élisabeth II - Qui ne contient rien - Généreux.
- 5 On s'en sert pour boire - Qui manque de naturel.
- 6 Quelqu'un - Nouveau converti à une foi religieuse.
- 7 Complètement vaincu - Négation.
- 8 Titre porté par des souverains d'Iran - Déterminer le moment.
- 9 Assaisonner - Espèce.
- 10 Grecque - Camarades - Parasite.
- 11 Qui présente des défauts.
- 12 Arête supérieure d'une vague - Ouvrir une fenêtre.

VERTICALEMENT

- 1 Perroquet à huppe érectile - Sorte de pioche légère.
- 2 Grandes quantités de choses.
- 3 Plus mauvais - Véloce.
- 4 Expression de la voix - C'était un cavalier de l'armée française - Pour unir deux mots.

5 Macrocosme - Cappuccino.

6 Chiffres romains - Infiltration sérieuse.

7 Rongés - Port du Chili.

8 Pas souvent - Abréviation religieuse.

9 Béryllium - Céder - Ville de Mésopotamie.

10 Démonstratif - Souverain vassal du sultan - Réduite en poudre.

11 Répond vivement à - L'entourage du souverain.

12 Fabriquée en série - Il faut l'être pour être un couple.

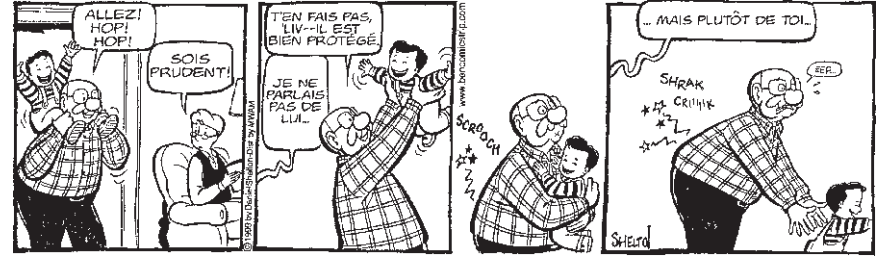
SOLUTION AU PROCHAIN NUMÉRO



06565

SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO

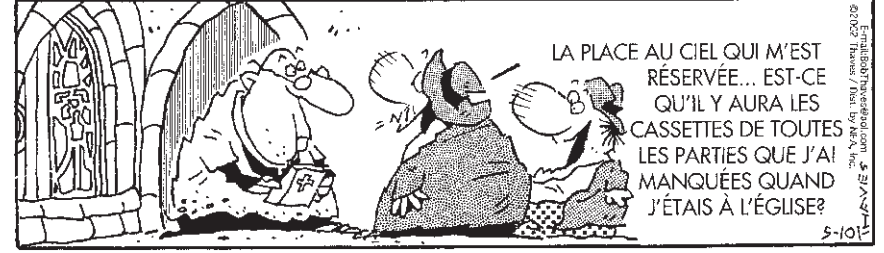
BEN



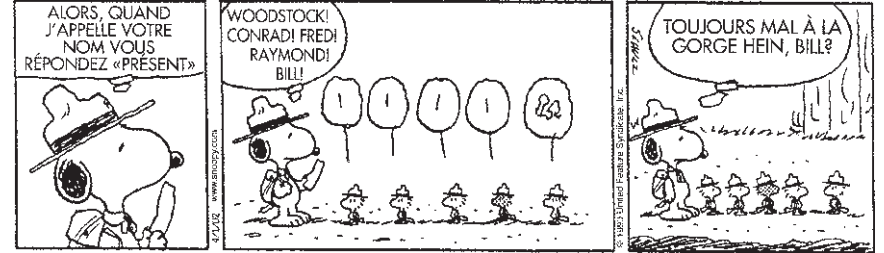
LA DÉVEINE



FRANK ET ERNEST



PEANUTS



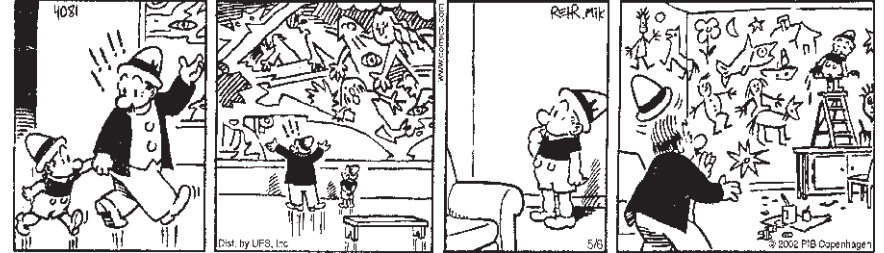
PHILOMÈNE



GARFIELD



FERDINAND



Le virus du Nil fait des ravages chez les rapaces

Plusieurs espèces d'oiseaux exotiques aussi affectées



PIERRE GINGRAS
A TIRE D'AILE

En plus de provoquer la mort de corbeaux, de corneilles et de geais bleus, le virus du Nil poursuit sa progression infernale au sein de la faune ailée nord-américaine. Depuis son apparition à New York, en 1999, le virus s'est répandu chez plus de 110 espèces d'oiseaux, notamment parmi de nombreux rapaces.

Les jardins zoologiques et les centres de réhabilitation sont particulièrement frappés puisque des centaines, sinon des milliers de rapaces en captivité ont déjà été décimés par le microorganisme.

Même les espèces exotiques ne sont pas à l'abri du virus. Perruches, calopsittes élégantes (cockatiel), aras et diamants mandarins, de populaires petits oiseaux de cage, sont aussi au nombre de ses victimes. On rapporte également la contamination et la mort d'au moins un manchot (Seneca Park Zoo, N.Y.) et d'un flamant, au zoo du Bronx à New York.

Près de nous, en Ontario, dans la péninsule du Niagara, The Owl Foundation, une organisation réputée, a perdu au cours des dernières semaines 26 de ses 28 chouettes lapones, 17 de ses 20 harfangs des neiges, 22 de ses 31 chouettes éper-

vières et la moitié de ses 12 nyctales de Tengmalm (nyctales boréales). Tous les grands-ducs ont aussi été infectés, mais sans toutefois en mourir. La propriétaire de l'endroit, Catherine McKeever, trouve étrange que jusqu'à maintenant, seules les espèces typiquement nordiques trouvent la mort alors que des oiseaux de l'Ouest (chevêche des terriers) ou des espèces qui ont une distribution géographique beaucoup plus grande comme l'effraie des clochers, la petite nyctale ou le grand-duc, par exemple, peuvent être infectées sans pour autant en mourir.

« La situation est très préoccupante, explique pour sa part Len Soucy, le propriétaire du centre The Raptor Trust, une organisation fondée il y a 35 ans et une des plus importantes dans le domaine sur le continent. Dans certains États comme l'Ohio, poursuit-il, les centres de réhabilitation et les jardins zoologiques ont perdu des dizaines de rapaces, voire beaucoup plus. C'est dramatique, car plusieurs de ces oiseaux servent à la reproduction ou encore à l'éducation du public. Et nous ne savons pas vraiment comment réagir car nous, les responsables et soigneurs de ces oiseaux, sommes aussi vulnérables au virus. » Les centres de réhabilitation d'oiseaux se comptent par centaines aux États-Unis.

M. Soucy traite environ 3500 oiseaux par année, en grande partie des rapaces, et aucun de ses oiseaux n'a été infecté jusqu'à maintenant. Sa grande crainte est que l'administration américaine décide

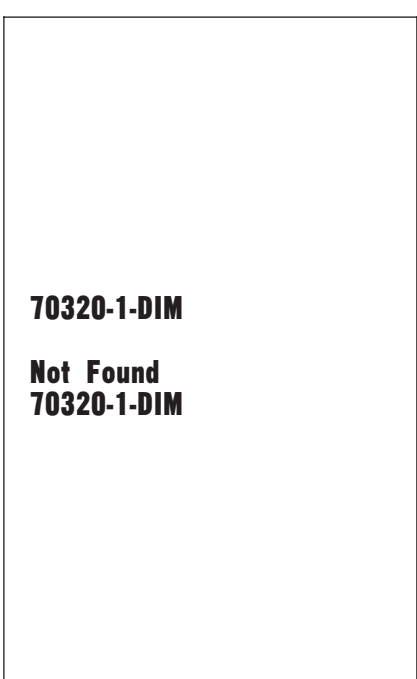


Photo ARMAND TROTTIER, La Presse

Les jardins zoologiques déplorent plusieurs cas de mortalité chez leurs pensionnaires ailés, notamment chez les rapaces. Les oiseaux de cage comme les perruches ondulées (notre photo), les calopsittes élégantes et les cacaotès sont du nombre. Dans certains endroits où les moustiques sont abondants, il vaudrait mieux éviter de sortir la cage de nos oiseaux à l'extérieur durant la belle saison.

de se lancer sans réflexion appropriée dans une vaste de campagne contre les moustiques. « Nous l'avons vu avec le DDT, le remède est parfois plus dangereux que le

problème qu'il doit éliminer. » Au Québec, aucun cas d'infection n'a été signalé à ce jour au zoo de Granby, au zoo de Québec à Charlesbourg ou encore au Zoo et refuge d'oiseaux exotiques Icare, près de Roxton Falls.

Même situation au Centre de l'Union québécoise de réhabilitation des oiseaux de proie (UQROP) à Saint-Judes, près de Saint-Hyacinthe, même si certains cas de mortalité récents soulèvent des questions et sont l'objet d'une investigation plus poussée. Plusieurs organisations attendent aussi de voir comment vont réagir les grands jardins zoologiques américains dont les dirigeants étaient en congrès annuel la semaine dernière au Texas.

Jusqu'à maintenant, certains zoos et centres de réhabilitation ont décidé de vacciner leurs oiseaux et autres pensionnaires avec un vaccin qui est actuellement administré au cheval. Rappelons que des centaines de chevaux ont aussi été atteints par le virus du Nil et que le taux de mortalité atteint les 40 %. La transmission du virus est aussi attribuable aux moustiques.

Le vaccin a été breveté récemment, mais son efficacité reste à démontrer. On ignore aussi si les résultats seront positifs pour les oiseaux. Il est plutôt coûteux, autour de 15 \$, et trois doses sont nécessaires chaque fois.

Chez les mammifères, le virus a aussi été signalé chez le chien, le chat, la chauve-souris et un tamia rayé (suisse), un écureuil et un lapin domestique ont été infectés, indiquent les données des Centres

américains pour la prévention et le contrôle des maladies (CDC ou Centers for Disease Control and Prevention). Une étude menée dans la ville de New York a d'ailleurs indiqué que les chiens étaient souvent porteurs du virus, mais sans pour autant en être affectés. L'organisation américaine insiste toutefois sur le fait qu'il n'existe aucun cas documenté dans l'histoire où le virus se serait transmis d'un animal à un humain ou d'un animal à un animal par simple contact. Le seul facteur de transmission reste les moustiques.

Aussi, les amateurs d'oiseaux ne devraient pas cesser de nourrir leurs préférés parce que le virus a été signalé dans leur région. Posséder une mangeoire bien garnie n'augmente absolument pas le risque de contracter le virus, font valoir les CDC. Tout au plus, insiste-t-on pour que les bains d'oiseaux soient nettoyés au moins une fois par semaine afin que les larves de maringouins ne puissent y accomplir leur cycle vital. Ce nettoyage s'impose également pour tout objet ou réceptacle susceptible de contenir de l'eau stagnante durant une longue période.

Les CDC avisent aussi les chasseurs de sauvagine qu'ils devraient se protéger contre les moustiques lors de la pratique leurs activités. Il leur est aussi conseillé de manipuler le gibier avec des gants par mesure de précaution, notamment lors de l'éviscération. Par ailleurs, il n'est pas certain que l'on puisse être infecté en consommant de la viande d'un animal contaminé, bien qu'il soit toujours conseillé de la cuire complètement.

De nombreux oiseaux familiers menacés

UNE FOULE d'oiseaux familiers peut mourir du virus du Nil occidental, mais, comme ce fut le cas dans le passé, seules les carcasses de corvidés (corneilles, geais bleus, corbeaux, mésangeai du Canada) sont recueillies pour fins d'analyse, ces espèces étant plus sensibles que d'autres au microorganisme.

Selon le Centre québécois sur la santé des animaux sauvages, à Saint-Hyacinthe, le public est toujours invité à signaler la présence d'un corvidé mort (1 800 463-2191), mais les spécimens de Montréal, Laval et de la Montérégie ne seront plus ramassés. La cueillette vise avant tout à confirmer la présence du virus dans un territoire donné. Cette année, 917 carcasses ont été analysées et 91 cas ont été positifs, des corneilles et quelques geais bleus.

Rappelons que le virus du Nil provoque parfois chez les animaux et les humains une encéphalite fatale. Depuis le début de l'année, on compte au moins 44 victimes aux États-Unis, mais aucune au Canada. Selon des documents des CDC, le virus a été isolé pour la première fois en 1937, en Ouganda, mais ce n'est que 20 ans plus tard, en Israël qu'on lui attribue des décès. La

présence du virus chez le cheval est détectée en Égypte et en France au début des années 60.

Ce n'est que depuis quelques années que les cas d'encéphalite chez les humains sont de plus en plus nombreux. En Amérique du Nord, on estime que les oiseaux migrateurs sont une cause importante de dissémination du virus qui vient d'être signalé au sud du Mexique, dans le Yucatan, il y a quelques semaines à peine.

Voici une liste partielle d'espèces très connues où on a constaté des morts à la suite d'une infection :

Moineau domestique, pigeon biset, étourneau sansonnet, goéland à bec cerclé, merle d'Amérique, mésange à tête noire, cardinal rouge, tourterelle triste, hirondelle noire, colibri à gorge rubis, carouge à épaulettes, grand héron, martin-pêcheur d'Amérique, bernache du Canada, oriole de Baltimore, crécerelle d'Amérique, chardonneret jaune, jaseur des cèdres, merlebleu de l'Est, roselin familier, pluvier kildir, canard colvert, gélinotte huppée, bruant chanteur, paruline jaune, pic maculé, carnard branchu, grive des bois, etc.

CARDI-DIM

Not Found
CARDI-DIM

Le cardinal chauve de Denis Lévesque. Le phénomène serait attribuable en grande partie à une mue très rapide.

Une mue étrange chez le cardinal

LES OISEAUX muent régulièrement au cours de leur vie, mais chez certaines de nos espèces, le processus biologique donne parfois lieu à un phénomène étrange qui laisse perplexe : l'oiseau se retrouve la tête entièrement nue.

« Depuis quelques jours, j'ai la visite d'un geai bleu pas comme les autres : il n'a pas de plumes sur le crâne, ou à peine un léger duvet, écrivait Lorraine Choquette vers la fin d'août. Il n'a donc pas de huppe et pas de collier noir. Son dos est bien bleu taché de blanc et son cri ne peut que le trahir. Est-ce un bébé, une erreur de la nature ou une victime d'une quelconque maladie ? » demande-t-elle.

Denis Lévesque, de l'arrondissement Dollard-des-Ormeaux, a fait

la même observation chez un cardinal rouge. « Nous avons la visite d'un cardinal de plus en plus chauve, écrit-il récemment. Au début de l'été, il ne lui manquait que sa huppe. Quelques semaines plus tard, nous avons vu quelques repousses, mais elles sont rapidement disparues. Maintenant, il a le crâne complètement dégarni. Avez-vous une idée de ce qu'il a ? »

Le cardinal de M. Lévesque, dont nous publions la photo ci-haut, est presque devenu un petit urubu à tête rouge, mais à l'envers. La peau de la tête est noire et son corps conserve toujours son magnifique coloris. Heureusement ! Selon les experts interrogés par *La Presse*, notamment au Laboratoire d'ornithologie de l'Université Cor-

nell, à Ithaca, dans l'État de New York, des cardinaux et des geais chausés sont signalés à chaque année, surtout à partir de la fin de juin, mais particulièrement en août et au début de septembre. Le phénomène, qui n'a jamais été étudié attentivement, est manifestement attribuable à la mue, d'autant plus que la densité du plumage chez certains spécimens varie au cours de l'été.

Dans ce cas précis, il est possible que des parasites soient aussi en cause, la tête étant le seul endroit du corps à l'abri du bec de l'oiseau. Ne pouvant être éliminés de façon efficace, ces parasites pourraient accélérer la chute des plumes, si bien que la peau serait entièrement dénudée durant un certain temps.

KING-DIM

Not Found
KING-DIM

En Amérique du Nord, plus de 110 espèces d'oiseaux ont été victimes jusqu'à maintenant du virus du Nil occidental. Le martin-pêcheur d'Amérique est l'une d'elles.